



ad. Hore
+
Vouj

CANCALE

SON ORIGINE ET SON HISTOIRE

AVEC

Carte du pays de Cancale au VI^e siècle

PAR

L'ABBÉ FOIS BOULEUC

Morse

OUVRAGE VENDU

AU PROFIT DE LA NOUVELLE ÉGLISE

DE CANCALE

Dites aux fils d'Israël de m'apporter leurs
dons pour bâtir mon Temple, et recevez tout
ce qu'ils voudront vous offrir.

(Exode, xxv, 2).

1886

Il manquait un livre sur CANCALE, ce charmant port de pêche dont l'importance s'accroît chaque jour et que visitent tous les étés un si grand nombre de Touristes attirés par la réputation des côtes pittoresques de la Bretagne.

Il fallait une notice simple et agréable à lire, mais remplie de faits et de renseignements de la plus complète exactitude.

Un jeune vicaire de la paroisse, enfant du pays, initié au rude métier de marin qui fut son premier état, s'occupa de combler cette lacune et écrivit une étude sur le pays qu'il connaissait si bien.

Dieu, qui avait appelé le jeune pêcheur à la mission sublime du sacerdoce, l'avait comblé de tous les dons de l'esprit et du cœur.

L'abbé François Bouleuc était par-dessus tout une âme loyale, charitable et ardente au bien. Il se dépensait pour le salut de ses frères, et tout aux autres, ne s'occupait point de lui-même. Il se dévouait de toutes les forces de son cœur aux enfants et aux jeunes gens qu'il instruisait dans la musique, dans les lettres, dans les sciences. Il savait gagner leur confiance, exciter leur zèle et conquérir leur affection.

On peut dire qu'il n'avait que des amis quand, à 26 ans, la mort l'arracha brusquement à ce pays de Cancale où il était né et qu'il aimait d'un si généreux amour.

Sa fin prématurée fut un immense deuil pour la population tout entière. Il n'y eut qu'une voix pour rendre hommage aux éminentes qualités et aux aimables vertus de l'abbé François Bouleuc qui allait si tôt rejoindre dans l'Éternité celui qui l'aimait d'une si paternelle affection, le regretté curé, M. Grégoire, fondateur de la nouvelle église et décédé lui-même quelques semaines auparavant.

Le lundi 29 mars 1886, une foule immense entourait le cercueil du jeune prêtre dont la vie avait été si courte et pourtant si féconde. L'attitude de milliers de Cancalais, dont les yeux étaient mouillés de larmes, était le plus bel éloge qu'on pût faire de leur compatriote défunt.

Le manuscrit sur Cancale fut trouvé parmi les papiers de M. Bouleuc et publié quelques semaines après la mort de l'auteur.

Les Cancalais aimeront à lire ces pages si vraies, œuvre d'un ami dont le souvenir leur sera toujours cher, et les Touristes y trouveront des renseignements qui leur permettront de parcourir avec plus d'intérêt les côtes qu'ils ont désiré connaître.

CHAPITRE I^{er}

ORIGINE DE CANCALE

LA FORÊT DE SCISSY

Il fut un temps où la baie de Cancale n'existait pas. A sa place une immense forêt, portant le nom de *forêt de Scissy*, couvrait tout l'espace que recouvrent maintenant les flots de la mer.

Englobant les territoires de Dol, Châteauneuf, Autrain, Bâzouges, la forêt s'étendait vers le nord jusqu'aux rochers de *Scyssey* ou *Chausey* qui servaient alors de digue à la mer, et elle venait aboutir au pied des falaises peu élevées que formaient les rocs nommés aujourd'hui la *Fille*, la *Pierre*, *Herpin*, l'île des *Landes* (1).

Depuis le Grouin jusqu'à la pointe de la Moullière, près l'anse du Verger, la côte était à peu près la même qu'aujourd'hui. La forêt reprenait dans cette grève du

(1) Déric, *Histoire de Bretagne*, t. I^{er}, p. 41 — Manet, *de l'État ancien et de l'état actuel de la baie de Cancale*, p. 2.

Verger, et suivant la ligne des écueils des *Tintiaux*, *Rochefort*, les *Minguis*, les *Pointus*, etc., elle allait se terminer jusqu'au cap Fréhel.

Au milieu de cette profonde solitude de Koquelunde ou de Scissy se dressaient brusquement des rocs escarpés et déserts, mystérieusement voilés par l'ombre des grands arbres.

Parfois c'était comme un vaste tombeau à demi caché par la mousse; plus souvent c'était un pic imposant qui surgissait soudain, comme pour dominer les cimes de la forêt. Ainsi s'élevait le rocher abrupt alors appelé le *Mont-Tumbe* et aujourd'hui le Mont-Saint-Michel.

Selon la légende, Satan poursuivi par Michel, le grand archange de Dieu, aurait arraché cette masse de granit en cherchant à se retenir aux planètes des cieux et l'aurait laissé tomber, ainsi que le mont Dol, au milieu de la forêt de Scissy. On montre encore au touriste, sur ce dernier mont, l'empreinte du pied de l'archange quand il frappa le Maudit de sa flamboyante épée.

Quoi qu'il en soit, avant l'arrivée des Romains en Armorique, il y avait sur le mont Tumbe un collège de neuf druidesses, d'un autre ordre que celles de Sein. Le soir, quand la voix lointaine de l'Océan se faisait entendre, grondant sourdement contre les écueils de Chausey, lorsque ses hurlements se mêlaient au fracas de la tempête, dans les profondeurs de la forêt, la plus ancienne de ces druidesses allait conjurer l'orage, et

debout sur la pointe du roc, lançait vers les cieux une flèche rougie de sang (1).

Plusieurs cours d'eau traversaient la forêt dans la baie actuelle de Cancale. Le *Couason* passait, grossi de la *Sélune* et de quelques autres rivières, entre le mont *Tumbe* et *Tumbeleine*, et finissait, après différents détours, par se jeter dans les flots auprès de Chausey.

Le *Guyoul* (*Gubiolus*), cette petite rivière qui coule aujourd'hui dans la commune du Vivier, traversait aussi la forêt de Scissy, chargé de toutes les eaux du marécage. Il recevait les *biefs* actuels avant d'arroser au dehors la petite ville de *Taumen*, passait entre le rocher de Cancale (Châtellier) et la falaise, puis venait baigner le hameau de *Portz-Pican*, pour aller verser ses eaux entre l'île des Landes et la pointe du Grouin. Les pêcheurs appellent encore ce dangereux passage la *Vieille-Rivière*.

Le hameau de Portz-Pican était situé entre Port-Mer et Port-Briac. La crique actuelle de Port-Picaïn en a gardé le nom. Bâti à un kilomètre à peine de la mer, qui venait battre le nord-ouest de l'île des Landes, sur une rivière poissonneuse, ce hameau devait être assez habité. Mais il était trop près de l'élément destructeur. Dans les grandes marées, la vague entrant dans le lit étroit du Guyoul, entre le Grouin et l'île des Landes, refoulait ses eaux et causait souvent des ravages désastreux.

(1) Manet, p. 7 — Déric, t. I^{er}, p. 113.

A quelque distance de Portz-Pican, plus élevée que ce hameau et presque au sommet de la colline, était une bourgade de huttes et de pauvres chaumières que l'on nommait *Closs-Cancaven* ou simplement *Cancaven*. C'est de cette bourgade que la ville de Cancale a pris son nom.

Des découvertes faites en 1831 et plus récentes encore, semblent indiquer que le village actuel de la *Basse-Cancale* est bâti sur l'emplacement de cet antique hameau (1).

Outre Portz-Pican et Cancaven, une petite ville s'éleva au sommet d'un plateau rocheux, à l'est et non loin du bourg actuel de Cancale. Cette ville nommée *Taumen*, fut jusqu'au XV^e siècle, une des paroisses les plus peuplées du diocèse de Dol (2).

A sa place, lorsque les flots eurent balayé la terre végétale qui les recouvrait, on ne vit plus que quelques rochers, nommés par les pêcheurs *Taumen, sa femme, sa fille et son chien*.

Il y a peu d'années, ces écueils ont été presque entièrement détruits pour faciliter l'entrée du port.

Plus loin, dans l'anse actuelle du Guesclin et sur l'emplacement d'un rocher nommé *Lévêque*, il y avait, selon quelques auteurs, un port qui se serait appelé *Winiau*. D'autres écrivains, avec plus de vraisem-

(1) Manuscrit de M. l'abbé Duval (Archives de Cancale).

(2) Déric, p. 41 — Manet, p. 8 — *Livre rouge des Archives de Dol*.

blance, le rapprocheraient de Cancaven, à l'embouchure ou sur l'ancien lit du Guyoul. Toujours est-il, comme le fait remarquer Manet, que tous les titres antérieurs à 1032, mettent ce port Winiau dans le voisinage de Cancaven.

Vers l'an 51 avant notre ère, lorsque Jules César vint en Armorique, il fit tracer plusieurs voies romaines à travers les bois de Scissy (1).

Après son passage, quelques Gallo-Romains s'établirent dans la contrée, grâce au prestige qu'inspirait le nom de César. Ils s'empressèrent d'édifier sur les collines et les lieux élevés, des temples aux divinités romaines. C'est alors que le mont Tumbé devint le mont Jupiter et que le mont Dol fut consacré à Diane et à Hécate.

Mais déjà, la croix à la main, d'intrépides apôtres pénétraient dans les remparts même du druidisme, sous les ténèbres de Brocéliande et de Scissy. Le paganisme romain et le druidisme celtique se coalisèrent en vain. Une lutte sanglante et terrible s'engagea. Mais grâce aux migrations bretonnes (400-655), le christianisme s'implanta définitivement.

Une foule d'anachorètes peuplèrent les bois de Scissy. Le sang ne coula plus dans les bassins de pierre, l'hostie remplaça sur les dolmens les victimes humaines.

Pendant qu'Aaron et Malo sont au rocher d'Aleth,

(1) Déric, p. 51, t. I^{er} — Manet, p. 6 — Hamard — *Gisement préhistorique du Mont-Dol*.

plusieurs monastères, *Saint-Moach, Tauracet Mandan*, s'élèvent dans les clairières de la forêt.

Bientôt saint Méen accourt dans ces parages et renverse les derniers autels de Teutatès. Remontant le cours du Guyoul, il évangélise les riverains.

Grâce à lui, la future cité cancalaise va s'élever sur la colline, en face Taumen. Un des miracles de l'apôtre consacre ce lieu au respect des peuples. Il y réside et le sanctifie par ses prédications. Gagnés par l'éclat de ses vertus, les habitants des bourgades voisines y érigent un sanctuaire au Dieu que prêche Méen.

Plus tard, le souvenir de l'apôtre et la vénération pour ce lieu, le feront choisir, malgré sa position désavantageuse sur la pente du vallon, pour l'emplacement de l'église de Cancale (1).

Au pied de cette colline, saint Méen fait jaillir une source mystérieuse pour guérir les enfants, d'une sorte de lèpre blanche qui les affligeait. On y puise encore aujourd'hui, dans la même intention (2).

Tels furent, autant que l'histoire et l'étude topographique permettent de le connaître, l'état de ces lieux et l'origine de Cancale.

Effrayées par l'envahissement des flots, les populations de Portz-Pican, de Taumen, de Cancaven viendront bientôt augmenter ce village primitif.

(1) Manuscrit de M. l'abbé Duval, ancien curé de Cancale (Archives).

(2) Tradition locale.

Vers le VI^e siècle, comme l'a savamment prouvé un auteur moderne (1), le sol de la forêt de Scissy s'était affaissé graduellement par des mouvements souterrains et des dépressions insensibles. A chaque marée nouvelle, les flots minaient sourdement la faible côte des environs de Chausey. Souvent, comme des murs sapés par un bélier invincible, des falaises entières se fendillaient et s'écroulaient, laissant la voie de plus en plus large à l'élément destructeur.

L'on était à une de ces marées d'équinoxe, si terribles sur nos côtes quand elles coïncident avec des tempêtes (2). A Portz-Pican, à Taumen, sur les bords du Guyoul comme sur ceux du Couashon, les habitants veillaient en tremblant et suivaient anxieusement le progrès de la mer. Car la mer montait, montait toujours et commençait à déborder dans la forêt.

Ce fut surtout vers le nord, aux environs de Chausey, que la côte céda le plus vite. Le Couashon s'était changé en une vaste mer, répandant partout le désastre. Son

(1) M. l'abbé Hamard, *Gisement préhistorique du Mont-Dol*. — L'hypothèse d'un affaissement du sol est aujourd'hui la seule admise par les savants; les tremblements de terre et les oscillations que ce terrain a subies depuis, notamment en 1427 et en 1770, prouvent que sa base n'est pas aussi immuable qu'on le pourrait supposer.

(2) Généralement adoptée par les anciens historiens, la date de l'année 709, pour l'envahissement de la forêt de Scissy est aujourd'hui fortement attaquée. Selon une opinion sérieuse, le cataclysme remonterait jusqu'à la fin du VI^e siècle ou le commencement du VII^e (541 et 603). — Deux autres fois, en 811 et en 1163, la mer ravagea les environs de Dol.

embouchure s'était élargie et la vague furieuse passa en mugissant sur les dunes peu élevées qui, jusque-là, lui avaient servi de digues. Dans son terrible élan, la mer nivela la forêt, arracha les arbres, déracina ces vieux chênes, mystérieux témoins des rites druidiques, et couvrit, envahissante et victorieuse, tout le nord-est de la baie actuelle et les environs du mont Tumbé que saint Aubert allait bientôt nommer le Mont-Saint-Michel (709).

C'est à peine si les solitaires et les habitants de la forêt purent fuir devant les flots. *Taurac, Saint-Moach, Mandan*, tout disparut dans ce jour néfaste, et les anachorètes épouvantés, craignant un nouveau déluge, se retirèrent sur les falaises et les collines élevées où l'Océan ne put les atteindre.

C'est ainsi que les îles des Landes et des Rimains se couvrirent d'ermitages (1).

Au reste, la mer respecta une certaine étendue du territoire qui touchait à la côte bretonne, à cause de l'élévation du sol auprès des rochers de la Fille, la Pierre-Herpin et l'île des Landes. Pour la même raison, Taumen échappa aussi à la ruine (2).

Portz-Pican fut en partie dévasté par l'inondation. Ses maisons, ses champs proches du Guyoul furent couverts par les flots. Toutefois, ce hameau ne fut pas entièrement détruit. Le port se creusa davantage et les

(1) On montre encore sur le rocher de Cancale une cavité assez profonde que les marins appellent la grotte de l'Ermité.

(2) Ogée, *Dictionnaire historique*, article *Dol* — Déric, p. 237.

pecheurs établirent leurs demeures plus haut, aux environs de la pointe du Châterie (1).

Le lendemain matin, montés sur les collines qui forment les falaises actuelles, les habitants de Portz-Pican et de Cancaven poussèrent un cri d'effroi et crurent leur pays transformé par une baguette magique. Au lieu de la forêt qui, hier encore, reposait agréablement la vue, la mer roulait ses lames terreuses et de loin en loin, par-dessus la nappe d'eau, l'on voyait les cimes verdoyantes de quelques arbres que de profondes racines avaient fait résister à l'Océan. C'étaient les derniers géants de la forêt !

Longtemps, les riverains s'étaient flattés que la mer rendrait ce qu'elle avait pris et que, la marée passée, tout rentrerait dans l'état habituel.

Vain espoir ! Le flot garda ses conquêtes !

(1) Les milliers de coquilles d'huîtres que l'on découvre aujourd'hui sous la chaussée de Port-Picain, prouvent que dès cette époque, sans doute, on pêchait l'huître sur ces bords.

CHAPITRE II

HISTORIQUE DE CANCALE

SON DÉVELOPPEMENT

Les malheureux inondés, victimes d'une épouvantable catastrophe, se réfugièrent sur la falaise, autour du sanctuaire de Saint-Méen. Ce fut bientôt un petit hameau. D'ailleurs, vers 995, l'église de Portz-Pican ayant été pillée par les Normands et cette bourgade ruinée par les flots, l'on commença à construire une église au bourg de Cancale actuel. Elle ne fut terminée qu'en 1025.

Comme on le voit dans la donation de 1032, cette église ne portait alors d'autre nom que celui de son saint patron, *Saint-Méen-de-Judicaël*.

Plusieurs fois dans le IX^e et le X^e siècle, Cancale fut dévasté par les Normands. En 1003, Olaüs, roi des Noriques, et Lacman, roi des Suèves, appelés par Richard de Normandie, débarquèrent sur cette plage et y battirent les Bretons.

En 1032, Alain III, comte de Bretagne, confirma la

donation « que son père Gaufred, sa mère Hadeuvis et son frère Eudon avaient faite à Almode, abbé du Mont-Saint-Michel, de deux églises sises sur le territoire qu'on appelait Pavelet ou Poelet (Poulet), c'est-à-dire les églises de Saint-Méloir et de Saint-Méen-de-Judicaël; de plus, la terre de Cancaven (*Cancâvria* ou *Cancâvre*), située près du rivage de la mer, avec le port voisin de Portz-Pican (1). »

Un siècle après, l'abbaye de Cancale (2) ayant été injustement ravie aux moines du Mont-Saint-Michel par Hamon l'Espine, ce seigneur comparut devant Gaufred, fils de Henri Plantagenet, et devant Roland de Dinan. Là, il reconnut les droits de l'abbé du Mont sur Cancaven, et pour pénitence, il prit la croix et partit pour Jérusalem, laissant le territoire de Cancâvre au sénéchal Étienne Goyon (1182).

A partir de cette époque, les abbés du Mont devinrent décimateurs et curés primitifs de Cancale; ils y envoyèrent quelques-uns de leurs moines pour y faire le service religieux.

Ce fut vers 1427, au milieu des guerres avec l'Angleterre, que Taumen fut à jamais submergé. Les habitants de cette bourgade vinrent grossir Cancale sur la falaise pendant que les vagues, franchissant la levée, creusaient un port entre la pointe de la Fenêtre

(1) Dom Lobineau, t. II, p. 106 — Dom Morice, p. 372.

(2) Le nom du village actuel de la Baye rappelle peut-être cette antique abbaye. On y montre encore, à l'extrémité, un blason et des sculptures prises, dit-on, dans ce monument.

Carte aimablement numérisée et fournie par M. Charles BEAUSIRE



CANCAVEN

(CANCALE)
 ET SES ENVIRONS
 AU VI^e SIÈCLE

UNELLES

LA MANCHE

Scyssiacum ou Scyssi
 (Chausey)

Monastère
 de S^t Moack

Huitrières

Monastère
 de Mandan

Granville
 (fondée en 1440)

S^t Pair
 ou S^t Paterne

AMBIBARRES

La Fille
 La Pierre
 Herpin
 Monastère
 de Taurac

Ile
 des
 Landes

DE
 SCYSSY
 Gouesnon R.

ancienne

Cancal
 (Basse-Cancal)

I. des Rimains
 (ermitages)

ABRINCATUENS
 Ingena ou Abrinca
 (Avranches)

Rocheport Les Tintiaux Les Manguis
 Pointe du Mingar (anse et fort)
 Les Pointus C^h. Chevret P^l. Chevret
 Bigne Du Gueschi
 Le Guimorais (Chèque)
 Beuetin La guerre
 La Conchée Pointe de la Varde
 S^t Idouc
 Rance R. S^t Malo
 Biken
 S^t Servan
 Plessis Bertrand
 Taumen
 envahi
 au XV^e Siècle
 Saint-Méloir Chateau-Richeux
 S^t Benoît
 La Gouesnière
 Hirel Le Vivier
 La Fresnays
 Bataille de Clotaire
 contre Chram
 et Canao
 Chateauneuf
 Mare S^t Coulman
 Avant 458 à la place
 de cette mare, était
 Noyodun, ville
 des Diablintes.
 L'inondation

FORÊT
 TERRITOIRE
 DES DIABLINTES

digue du Marais
 faite au XII^e Siècle

Le Bourgneuf
 envahi
 en 1630

M^t Tumble
 (M^t S^t Michel)

S^t Etienne de Palluel
 envahi
 en 1630
 Roz-s-Coesnon

S^t Marcian
 S^t Broladre

Cherrueix

Moidrey
 Pontus-Ursonis
 (Pont-Orson)
 (bâtie en 1028)

Adala (Dol)

S^t Georges
 1163

Monastère
 de Carantan

et celle du Hocque. On peut encore voir, près de cette dernière pointe, de nombreux rochers que la main des pêcheurs y entassa en forme de digue grossière. Jadis on y remarquait des murailles et des sortes de réservoirs. D'après la tradition, c'était le *Port-Péré*.

Depuis longtemps déjà la mer venait expirer au fond du golfe où se trouve aujourd'hui la Houle, au pied de falaises abruptes et sauvages. Peu à peu les flots apportèrent dans cet enfoncement un banc de coquillages, lequel grossissant avec les mille débris que la vague y déposait, finit par former une véritable dune.

Profitant de cette digue naturelle, les pêcheurs vinrent établir leurs pauvres habitations sur les points les plus élevés de ce rivage, et ce fut ainsi que commença la Houle.

Un sentier étroit et montueux, encaissé entre deux collines couvertes de broussailles et de chênes, reliait ce hameau maritime au bourg de Cancale.

Sitôt que la guerre fut terminée et que les Anglais furent chassés du Mont-Saint-Michel (1489), les Canalais rassurés purent reconstruire leurs barques et sillonner enfin la baie librement. Les huîtres des environs de Chausey, connues des Romains lors de leur séjour en Armorique sous le nom d'*irritamentum gulæ*, avaient déjà, portées par les courants, envahi et peuplé la baie de Cancale. Des bancs nombreux, étrange métamorphose, s'étaient formés sur les débris de l'antique forêt de Scissy.

En 1536 une chapelle en l'honneur de saint Antoine

et de saint Julien fut élevée à la Houle. Elle dépendait probablement d'un hôpital des chevaliers de Saint-Lazare. Le soir on venait y prier pour le retour des marins quand la mer était sombre et que la tempête grondait. Cette chapelle fut reconstruite en 1753. Elle fut ornée des statues de saint Antoine, saint Clément et saint Michel. Le 5 juin 1758, jour de la descente anglaise à Cancale, quelques soldats, malgré la défense du duc de Marlborough et de l'amiral Howe, forcèrent cette chapelle et pillèrent ses ornements. L'un d'eux fut pendu et les autres furent sévèrement fustigés.

La chapelle Saint-Antoine dura jusqu'en 1793 ; ce fut alors que le christ fut mutilé, les statues abattues, les tableaux arrachés et détruits.

En 1846, une croix fut placée sur l'emplacement de ce sanctuaire. La partie de la Houle, au bas de l'escarpement, se nomme encore la *Chapelle*, en souvenir de cet édifice.

Deux autres sanctuaires avaient été élevés à Cancale. Le 15 juillet 1542, au milieu du village de Saint-Jouan-des-Hauts-Prés, Jean Lesûr dota une chapelle sous le vocable de saint Jean. Puis, vers 1550, un édifice semblable fut bâti en l'honneur de saint Martin, dans le village de Terre-Laboué.

Cependant, Cancale grandissait. Le commerce de ses huîtres et de ses poissons délicats avait élevé sa réputation. En 1545, François I^{er} donna par des lettres patentes, le titre de ville à Cancale. Henri IV ratifia ce titre en 1596 et 1598, Louis XIII en 1636, et Louis XIV

en 1644 et 1648. On peut voir à la mairie de Cancale la curieuse signature de ce dernier prince. Enfin, Napoléon I^{er} donna à la ville de Cancale le droit d'ériger un théâtre. Jusqu'ici, cependant, elle n'en a point usé.

Vers 1559, on envoya des huitres de Cancale au roi, par le courrier de la poste aux lettres. Aussi, Henri II accorda-t-il à Cancale le privilège d'élever le *papegai* ou papegault, comme les villes importantes de la Bretagne (1).

La ville de Cancale fut, en 1636, favorisée d'une grâce singulière. Une mission y fut donnée par le célèbre père Eudes. Grâce à son éloquence et à sa sainteté, elle fut couronnée d'un plein succès.

Sur la fin de ce siècle, Vauban passa aussi à Cancale. Son génie lui fit présager tous les désastres que les Anglais devaient y causer quelques années après. Voyant ce lieu si propice pour un débarquement, il leva des plans pour bâtir un fort sur la plus grande des îles des Rimains. Malheureusement, son plan ne fut exécuté que plus tard.

A peine voulut-on commencer une double batterie sur les hauteurs des Crolles, près la Houle (2). On fortifia cependant quelque peu la pointe du Châtelier,

(1) Le papegault était un oiseau en bois qu'on abattait à coups d'arquebuses.

(2) Il y avait alors sur cette pointe, un fort en bois qui fut détruit par une tempête, en 1735, et remplacé en 1815 par les guérites actuelles.

que sa position près d'un excellent moulin et entre deux plages, rendait importante. L'anse de Port-Picain fut également défendue, ainsi que le milieu de la grève de Port-Mer, mais l'île des Rimains resta déserte et sauvage.

Telles étaient les fortifications de Cancale, lorsque le lundi 5 juin 1758, une flotte anglaise considérable, composée de 115 voiles, apparut aux environs de Cancale, poussée par les vents d'ouest-nord-ouest.

Elle était commandée par l'amiral Howe et les troupes obéissaient au duc Charles de Marlborough.

Sitôt que, de Cancale, on eût aperçu l'immense flotte anglaise, l'alarme se répandit et la panique fut générale. On s'empressa de cacher ce qu'il y avait de plus précieux et le peuple épouvanté s'enfuit dans les bois, les cavernes, là où il pouvait se croire à l'abri.

Bientôt, M. de la Châtre arriva à Cancale avec quelques troupes de Saint-Malo. Laissant ce détachement derrière le village de la Broustière, il vint reconnaître la position de la flotte. Elle était mouillée au large des îles Rimains. Les troupes débouchèrent sur une seule ligne à la pointe de la Chaîne, pour présenter un plus grand front à l'ennemi.

Sur les trois heures de l'après-midi, une frégate anglaise de 50 canons, vint s'emboîser dans les Fosses sous les batteries de Port-Picain et de Port-Mer. Mais ces batteries furent si bien servies que la frégate fut contrainte de se retirer et de se faire remorquer. Un habile canonnier cancalais, de la batterie dite Barbe-Brûlée, lui coula sa chaloupe.

Le comte de Landal et 600 gardes-côtes, s'étaient établis avec quatre canons à la pointe du Hocque. Le fort des Crolles, près la Houle, était défendu par un capitaine de Cancale, M. Avice.

Le soir, vers six heures, trois frégates anglaises de 50 canons s'approchèrent de ces batteries. La mer était très haute, et le feu supérieur de ces frégates obligèrent les canonniers de ces deux batteries à se retirer.

Le comte de Landal n'avait que 12 coups à tirer. Lorsque ses munitions furent épuisées, il fit sauter son fort et mit le feu à deux barges d'ajoncs sur la falaise pour dérober à l'ennemi la connaissance de sa retraite. Un boulet anglais emporta la tête de son domestique et vint tuer son cheval sous lui.

Forcé d'abandonner aussi ses retranchements, M. Avice encloua ses canons et se retira, après avoir fait subir de grandes pertes à l'ennemi.

A sept heures du soir, les Anglais débarquèrent environ 4,000 hommes. Ils s'emparèrent du bourg de Cancale, après avoir fait un feu terrible pour en chasser les troupes qu'ils croyaient y être. Mais Cancale était désert; ils ne tuèrent dans le bourg qu'un gentilhomme François d'Huisnes, sieur de la Bégotière et lieutenant des volontaires de Baguer-Pican.

Le mardi 6 juin, les ennemis débarquèrent au nombre de 15,000 avec 23 pièces de canon.

Cette armée s'établit sur les hauteurs de la Ville-Garnier en face du bourg. Marlborough y traça un camp considérable. On força tous les paysans des

environs de travailler aux retranchements. Le mardi et le mercredi, on creusa des fossés et l'on fit des redoutes et des palissades.

Ces travaux se continuèrent pendant que Marlborough allait investir Saint-Malo et brûler les navires du port de Saint-Servan.

Le samedi, les Anglais se replièrent sur Cancale. Grâce à la position avantageuse du camp ennemi, les troupes françaises ne purent contrarier le rembarquement qui commença à minuit. Les bateaux de transport levaient 100 hommes et chacune de ces barques était précédée de deux chaloupes armées de 4 canons. Tout fut terminé le lundi 12 juin, à midi.

Le duc d'Aiguillon arriva ce même jour à Cancale et ses troupes se portèrent dans les retranchements quittés par les Anglais. Les dragons français coupèrent la moisson respectée jusque-là par l'ennemi; ils firent des touffes de paille pour se coucher et vidèrent gratis les barriques de cidre qui avaient été épargnées (1).

La flotte anglaise resta sur la rade de Cancale jusqu'au mercredi 21 juin. Alors, elle disparut, à la grande satisfaction des habitants, charmés d'être débarrassés de pareils hôtes.

Pendant que les navires anglais étaient échoués à sec sur la plage de Cancale, un hardi capitaine, Matthieu

(1) Nous empruntons ces détails à un manuscrit trouvé à Cancale, ainsi qu'à la relation plus ample du chevalier Mazin, publiée en 1882 par M. de la Borderie, dans le *Journal de Rennes*.

Loison de la Rondinière, proposa d'aller les y brûler. Son projet fut regardé comme téméraire, et ne fut pas mis à exécution.

Ce fut à la suite de cette fameuse descente anglaise, que François Renoul, de Dol, composa sur ce sujet un poème nommé la *Cancale*.

Trois mois après, le 11 septembre 1758, les Français se vengeaient, et les Anglais payaient cher leur descente dans la plaine de Saint-Cast.

Mais pendant tout ce temps de guerre, la pêche était impossible aux marins de Cancale. A tout instant, des chaloupes anglaises, embusquées dans les archipels de Chausey se jetaient sur nos pêcheurs et les emmenaient en Angleterre.

Le 13 mai 1779, jour de l'Ascension, les Anglais firent une nouvelle apparition à Cancale. Vers les 11 heures du matin, une flotte composée de trois frégates de premier rang, un corsaire et deux avisos armés en guerre, mouilla au large sur la rade. Elle était commandée par lord Arbuthnot. Il détacha quelques-uns de ses vaisseaux pour venir sous les ordres de Sir James Wallace, brûler sur la rade, plusieurs navires français qui s'y trouvaient (1).

Il y avait alors à Cancale, outre les barques des pêcheurs, les frégates la *Danaé* et la *Valeur*, la gabarre du roi l'*Écluse*, ainsi que quelques autres bâtiments, notamment le côté la *Guêpe*, commandé par M. Du-

(1) Manuscrit de Cancale (Archives de la mairie).

fougeray-Garnier. Il était d'autant plus facile à l'ennemi d'attaquer ces bâtiments que le fort des Rimains et celui de l'île des Landes n'existaient pas encore.

Vers midi, les ennemis étant à portée de canon, tirèrent sur nos bâtiments. Ceux-ci ripostèrent et le combat fut très vif de part et d'autre. Enfin, les Anglais étant en forces de beaucoup supérieures, s'emparèrent de la *Danaé*. Ils n'eurent pas la satisfaction de l'emmener. Le capitaine, voyant l'impossibilité de sauver ce bâtiment, fit jeter dans les pompes plusieurs boulets de canon avant de quitter le bord, et la frégate coula entre la grande île des Rimains et la terre.

Les autres navires français prirent le parti de se jeter à la côte. Ils vinrent s'échouer sous la falaise du *Vauhariol*. Là, un boulet d'une frégate anglaise parvint à la soute aux poudres de l'*Écluse* et lui fit sauter une partie de sa poupe.

M. Dufougeray-Garnier, après avoir conduit son bâtiment à la côte, en fit descendre toute la batterie de canons et les plaça sur l'endroit dit *Roche-Noire*. De cette pointe il pouvait atteindre l'ennemi, à l'entrée du port. Le feu continuel qu'il fit obligea deux avisos anglais à quitter cette position.

On avait encore établi à la pointe de la Houle et à celle du Hocque, diverses petites batteries qui empêchaient l'ennemi de trop avancer.

La canonnade continua longtemps sans tuer personne. Ce fut une véritable grêle de boulets qui tomba sur la Houle, le bourg et les villages voisins. Les Anglais

visaient surtout les maisons élevées et apparentes. Un boulet pénétra dans l'église et se ficha dans l'arcade sud, près de la chapelle Saint-Clément, où on le voit encore. Un autre pénétra dans la chambre à coucher du recteur, passant par la fenêtre de l'est, et vint s'arrêter dans le mur de son lit. On le trouve aujourd'hui à l'entrée d'un corridor du presbytère. Il est entouré d'une plaque de cuivre sur laquelle sont gravés ces mots : *Cur feris hanc, insane, domum? — Hic pax sacra moratur. — Hic globus emissus fuit ab anglica nave, die 13 maii 1779, Joanne Lemoine rectore, nec non ex abbazia de Sorreze regio convictore* (1).

Il paraît que l'ennemi n'avait aucun projet de descente, car il n'avait ni transports ni troupes pour le débarquement. D'ailleurs, MM. le comte de Châtenies, le prince de Nassau et le duc de Cossay étaient accourus au secours de Cancale, avec le régiment du Royal-Roussillon et plusieurs volontaires de la légion de Nassau. Devant cette résistance les Anglais durent mettre à la voile et se retirer.

On était enfin convaincu de la nécessité de défendre la baie de Cancale. Dès le mois de juin 1779, on se mit à l'œuvre pour exécuter le plan de Vauban sur la plus grande des îles Rimains. A cet effet, l'on détruisit d'anciennes et inutiles fortifications, ainsi que, sur le

(1) Pourquoi, globe insensé, viens-tu frapper cette maison? — C'est ici qu'habite la sainte paix. — Ce boulet fut envoyé d'un vaisseau anglais le 13 mai 1779, sous le rectorat de Jean Lemoine, pensionné sur l'abbaye royale de Sorreze.

sommet de l'île, de vieux murs couverts de lierre, probablement vestiges de quelque ermitage antique.

Le fort des Rimains fut achevé et béni le 30 juillet 1788; le régiment de Limousin y fut cantonné. On établit aussi une batterie nouvelle aux abords de la grève du Verger, sur la pointe de la Moullière.

En 1789 Cancale ressortissait pour le civil à la barre royale de Dinan et dépendait pour le religieux de l'ancien évêché de Saint-Malo. M. de la Lande-Magon, de la haute justice du Plessix-Bertrand, en était seigneur. Il avait droit de mort et ses poteaux patibulaires se dressaient sur les dunes de la Hoguette près de Saint-Malo. Il percevait trois livres par an pour chaque navire ou bateau qui s'amarrait sur les *palots* ou pieux établis dans le havre de la Houle, comme on en voit encore à Port-Picain. C'était le droit de palotage.

Il avait encore le droit de bris, c'est-à-dire que les épaves laissées par les flots sur la côte lui appartenaient. Cancale était le chef-lieu de cette seigneurie du Plessix-Bertrand.

Depuis 1300, outre cette haute justice du Plessix-Bertrand, il y avait beaucoup de seigneuries de moyenne et de basse justice.

Le recteur de Cancale était titulaire de la chapellenie de Saint-Thomas, située aux environs du Plessix-Bertrand. Il avait de plus un droit de dimereau en Saint-Coulomb sur les bois de la Mettrie et de la Motte aux Chaufs. Avant la Révolution, les dimes de Cancale furent affermées par les religieux du Mont-Saint-Michel

au prix de 2,400 livres, d'abord au sieur Brehier, puis à la famille Tual. Outre ce prix, on prélevait sur les dîmes l'aumône des pauvres, c'est-à-dire 16 boisseaux de grain à 4 livres le boisseau. Cette aumône était donnée au bureau des pauvres, établi à Cancale depuis plus d'un siècle et administré par les dames pieuses sous la direction des recteurs.

La dîme se prélevait à Cancale sur la treizième gerbe. Souvent au lieu de la somme entière, les religieux se contentaient d'une faible subvention, dans les mauvaises années (1).

Mais l'époque révolutionnaire arriva. Elle nous apparaît à travers les récits de nos aïeux enveloppée d'un long voile de sang et de deuil. Elle fut particulièrement malheureuse pour Cancale.

La disette y fut continue, on mourait de faim. Chaque jour c'étaient des vols et des exactions. Le désordre venait de ceux-là mêmes qui devaient l'arrêter. Les soldats du 32^e régiment coupaient les arbres et arrachaient jusqu'aux pommiers dans les champs. Sous prétexte de chercher les émigrés, ils brisaient les meubles et pillaient les demeures.

Le dimanche 6 février 1791, le clergé de Cancale dut prêter serment à la Constitution. Tous les prêtres de cette paroisse firent des serments restrictifs, d'après les actes qui ont été conservés.

(1) Tous ces détails sont extraits du Registre des délibérations du conseil sous la Révolution (Archives de la mairie).

Le 8 et le 10 juillet 1791, on brisa dans l'église les baïnes armoriées des seigneurs de Cancale, MM. de la Lande Magon, Magon de Coétizac et du Morier-Garnier. Les débris en furent recueillis et brûlés sur la place de la Halle. Un officier étranger, Cadenne, fit danser la populace autour de ces trophées détruits.

Bientôt le culte catholique fut défendu. Vers le 23 septembre 1791, l'intrus Robert Godefroy arriva. Il fut secondé en octobre par un autre prêtre assermenté nommé Vincent.

Les prêtres fidèles, MM. Jean Lemoine, Julien Lemoine, son neveu, Joseph-François Mathurin, vicaire et aumônier de la chapelle de la Houle, étaient proscrits. « Les propriétaires des maisons où se faisait l'exercice du culte catholique par des ministres hors la loi, étaient menacés la première fois de 1,000 fr. d'amende, la seconde fois d'une sévère réclusion. »

A tout instant, des fêtes décadaires venaient réchauffer le zèle des citoyens. Sur la place on proclamait la royauté abolie, au pied du chêne de la Liberté; on dansait, on chantait, le citoyen maire faisait un discours et le canon grondait sur le fort Romain.

Bientôt sévit la loi des suspects; il fallut des certificats de civisme. On peut voir à la mairie ceux de M^{me} de la Fonchais (Angélique Désille) et du recteur de Cancale, M. Jean Lemoine.

Pendant les Cancalais étaient peu empressés à participer aux fêtes révolutionnaires. Le plus grand

nombre se retiraient silencieux et priaient autour du foyer pour le salut de la patrie. ❧

Souvent même, bravant la rigueur des lois, des pêcheurs audacieux et intrépides ne craignaient pas de tromper l'active surveillance des gardes-côtes.

Un périlleux rendez-vous se donnait sur un rocher désert, dans une anfractuosité de la côte, et l'embarquement s'effectuait dans les ombres de la nuit. Combien d'émigrés passèrent ainsi à Jersey! En vain défendait-on de sortir de nuit; une canonnière fut même mouillée à l'entrée du port. Dans leurs fines barques, les pêcheurs se plaisaient à narguer les gardes-côtes en les fourvoyant à travers des écueils inconnus.

Cependant les sanctuaires étaient pillés; les ornements, les tentures, les tableaux étaient mis à l'encan. Les terres de la fabrique, les biens des prêtres émigrés, les vases sacrés et l'argenterie de l'église, tout fut vendu à vil prix.

En 1794 une escadre française, composée de huit vaisseaux de ligne et de six frégates, s'arrêta sur la rade de Cancale. Pendant que cette flotte était au mouillage, il arriva du Nord une frégate nommée la *Carmagnole*. Les vivres de ce navire étaient avariés et une maladie contagieuse provenant, disait-on, de la mauvaise qualité du riz qu'on avait à bord, commença à décimer l'équipage. Bientôt cette maladie s'étendit à toute la flotte. En peu de temps deux mille hommes moururent. Comme l'on descendit à terre les malades et les cadavres, le germe pestilentiel descendit avec eux

et les habitants furent atteints à leur tour. Un grand nombre d'entre eux moururent.

L'église, la halle, la maison de Belle-Vue, la Motte-Jean-Beau-Regard furent convertis en hôpitaux. Après le décès des malheureux pestiférés, on conduisait les cadavres par charretées dans un champ près du village de Saint-Jouan. Il a gardé depuis le nom de Clos-des-Morts.

L'épidémie passée, le citoyen Talbot, garde des magasins à fourrage de Port-Malo, demanda et obtint l'autorisation de remplir l'église de Cancale de foin et de paille pour les besoins des hussards et des gendarmes cantonnés dans cette ville.

Malgré la persécution, le peuple cancalais avait conservé sa foi. Par une nuit profonde, dans un grenier ou une grange, ou même au milieu de la campagne, les fidèles se réunissaient, et là, dans le silence de la nuit, le recteur réfractaire offrait le saint sacrifice et baptisait les enfants. Mais ce bonheur était rare, il y avait tant de dangers!

La fin de la Révolution, à Cancale, fut marquée par des violences et de nombreux assassinats.

Enfin le 9 février 1801, à l'occasion de la paix de Lunéville, le peuple cancalais ne put arrêter l'élan de sa vieille foi. On se rendit autour de l'église, dont les portes étaient fermées encore, et dans une explosion magnifique, on entonna un *Te Deum* de réjouissance. La tempête révolutionnaire était passée.

Quelle fête pour tous les Cancellais, lorsqu'on rouvrit

l'église! Vite on la débarrassa du bois, de la paille et du foin qu'elle contenait encore. Avec quelle joie on revit ces vieux murs noircis et ces voûtes couvertes de poussière; mais aussi avec quelle douleur on releva les autels profanés et les statues mutilées!

C'était comme un retour au foyer après un long exil! Les cloches reprirent leur carillon et de toutes les poitrines s'éleva un cri : *Vive Dieu et la religion!*

CHAPITRE III

LE CANCALE D'AUJOURD'HUI

POINT DE VUE DES CÔTES

Quel pays présente plus d'intérêt que le Cancale de nos jours?

Sa baie fut le théâtre des plus curieux phénomènes de la nature. Son port, avec sa flottille de 500 bateaux toujours en mouvement, est un des plus animés que l'on connaisse. Les mœurs, les coutumes et le caractère de ses hardis pêcheurs présentent ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie maritime. Depuis longtemps, ses huîtres savoureuses et délicates sont connues et estimées des gourmets.

Enfin ses côtes offrent au touriste un spectacle presque unique pour la beauté et la variété des points de vue.

Peut-être Cancale pourrait-il même rivaliser avec ces rivages tant vantés où la vogue réunit chaque année les baigneurs. Qu'on fasse quelques établissements balnéaires sur ses grèves du nord, à Port-Mer, par

exemple, et Cancale sera réputé l'égal des stations les plus fréquentées.

Mais, Dieu merci, la cité cancalaise ne connaît pas encore le faste et la grandeur de ses jeunes voisines. Sur ses grèves règnent la liberté et la paix. Fatigué du bruit des grandes villes, l'esprit s'y repose et s'y détend. C'est un charme de plus.

D'ailleurs Cancale a aussi son ciel d'azur et ses beaux jours. Il a ses plages de sable fin où la vague expire; une baie immense, une mer que l'on peut sillonner sans crainte; de hautes falaises où l'on respire à pleins poumons l'air frais et pur de l'Océan.

Le territoire de Cancale forme aujourd'hui une presqu'île. C'est un terrain irrégulier, tout plein de vallons et de coteaux, avec de nombreux villages épars çà et là.

La ville de Cancale, chef-lieu de canton, est à 14 kilomètres de Saint-Malo et à 79 de Rennes. La superficie de la commune est de 1252 hectares 16 ares, dont 950 hectares en terres labourées, 19 en bois, 41 en vergers et jardins, 184 en landes et terres incultes.

Bien que le sol de Cancale soit très fertile, ce qu'il produit est loin de pouvoir suffire à la subsistance des habitants. On estime que l'année la plus abondante ne pourrait subvenir plus de trois mois aux besoins du pays, à cause de sa nombreuse population (près de 7,000 âmes).

Aussi Cancale est-il obligé d'aller s'approvisionner aux marchés de Saint-Malo et de Dol. De là surtout la

nécessité pour les Cancalais de s'élaner sur les flots, leur vrai domaine et leur principale ressource.

1^o LA VILLE DE CANCALE

Bâtie sur le sommet de la falaise et fort ancienne, la ville de Cancale ne présente au spectateur qu'un amas de maisons groupées sans ordre et séparées à peine par quelques rues étroites et tortueuses. Au milieu, une place écrasée par les maisons voisines, est pompeusement décorée du titre de place de la Commune.

Sur cette place, l'antique salle de juridiction du Plessix-Bertrand, maison d'arrêt sous la Terreur, salle d'audience de justice de paix ensuite, s'est prosaïquement de nos jours transformée en cabaret.

A quelques pas de là, affaissée sous le poids du temps, et comme on l'a dit, appuyée sur ses colonnes ventruës, la vieille église s'élève sans style ni beauté. Au milieu d'une façade massive et lourde, une statue de la Vierge rappelle le vœu que fit Cancale en 1849, lors du choléra. Au-dessous de cette statue, sur la grande porte de l'église, on lit, gravée dans la pierre, la date de sa première restauration, 1714, et plus à droite celle de la dernière, 1838.

A l'intérieur, une simple plaque de marbre blanc, accolée au mur, porte ces mots : « A la mémoire de Messire Alexis Met, né à Combourg le 16 mars 1757, secrétaire de l'ancien évêché de Saint-Malo, exilé pour la foi en 1792, curé de Cancale et chanoine honoraire

du diocèse de Rennes en 1803, mort le 27 août 1831. Bon pasteur, administrateur prudent et éclairé, père des pauvres. »

Tout auprès, dans une chapelle latérale, la reconnaissance cancalaise a érigé un monument de marbre : « A la mémoire de M. William Hamon Vaujoyeux (1), fondateur de l'hospice de Cancale, né dans cette ville le 20 septembre 1749, et mort à Philadelphie le 16 octobre 1816. La religion, la piété filiale et la bienfaisance ont dicté son testament. »

Près de l'autel latéral de droite, presque à la voûte, l'on peut voir, enfoncé dans la muraille et entouré d'un cadre noir, le boulet qu'y lancèrent les Anglais le 13 mai 1779.

Le chœur date de 1842. A travers ses colonnes corin-

(1) M. William Hamon Vaujoyeux était le fils d'une famille honnête et distinguée de Cancale. Contrarié par ses parents dans ses projets d'alliance avec une personne qui ne leur convenait pas, M. Hamon partit, vers 1790, pour les colonies. Là, en peu d'années, par son industrie et son esprit naturel, il parvint à amasser une fortune considérable.

La révolution de Saint-Domingue, où il s'était d'abord fixé, lui enleva une grande partie de ses biens et mit même sa vie en danger. Toutefois, grâce à une négresse qu'il avait attachée à son service, il trouva moyen de passer à Philadelphie et d'y transporter les débris de sa fortune. Là, il continua son commerce avec tant de succès, qu'à sa mort, arrivée en 1816, il possédait plusieurs millions.

Dans l'art. 14 de son testament, il fit un legs pour fonder un hôpital à Cancale. Malheureusement, pour plusieurs causes, on ne put disposer que d'une très faible partie de ce legs. Mais les vœux de M. Hamon ont été remplis; un hospice de vieillards a été bâti dans le bourg même.

thiennes, entre les statues de saint Méen et de saint Malo, apparaît à peine un tableau du Christ en croix, d'après Prud'homme, donné par le roi Louis-Philippe à M. Duval, curé de Cancale, lors de la naissance du comte de Paris en 1839.

Dans la nef se trouve un autre tableau, original de Restaut. Pendant la Révolution, ce tableau qui représente la Cène, fut jeté par la croisée dans le cimetière et resta cinq ou six mois sur l'herbe. Après la tourmente révolutionnaire, il fut restauré et placé où nous le voyons aujourd'hui.

Vers le X^e siècle, l'église de Portz-Pican étant tombée en ruines, on en édifia une autre dans un lieu consacré par saint Méen, au bourg actuel. Elle portait le nom de Saint-Méen-de-Judicaël.

En 1032, Alain III, duc de Bretagne, ratifia la donation que son père Gaufred avait faite de cette église aux moines du Mont-Saint-Michel. Cette église n'avait alors qu'une simple nef.

Vers le XV^e siècle on y ajouta des bas côtés. Puis, au commencement du XVIII^e, cette église tombant en ruines et trop petite d'ailleurs pour la population toujours croissante, le général de Cancale résolut de l'augmenter. Aussi en 1715, sous le rectorat de M. Legallais, on construisit la tour au-devant de l'église et l'on prolongea la nef sous la forme d'un pied de croix (1).

En 1727, le général de la paroisse, encouragé par la

(1) Archives de Cancale — Manuscrit de M. Duval.

réussite de ces premiers travaux et voyant qu'il n'était plus possible de réparer le toit de l'église à cause de sa vétusté, résolut de la rebâtir telle qu'elle est aujourd'hui dans la partie orientale. Le sieur Garengéau, ingénieur des fortifications du roi, à Saint-Malo, et lieutenant de Vauban, en donna les plans, croyant qu'il s'agissait encore d'une forteresse.

Le roi confirma l'adjudication le 13 mai 1727 et la première pierre en fut posée le 9 septembre de la même année.

Enfin, vers 1836, l'église fut entièrement achevée, d'après les plans de M. Duval, curé de Cancale et architecte lui-même.

2° LA NOUVELLE ÉGLISE

Telle est l'ancienne église. Malgré de continuelles réparations, écrasée avec ses énormes piliers de granit, ses arcs surbaissés, ses murailles défraîchies, elle était devenue depuis longtemps insuffisante à contenir la religieuse population de Cancale. Son toit bas et son plafond de planches vermoulues semblaient emprisonner la prière et comprimer l'élan des cœurs, lorsqu'une noble et généreuse idée se fit jour : réédifier l'église. Accueilli par tous, ce projet fut bientôt mis à exécution. La première pierre du nouvel édifice fut posée le 17 août 1875 sur le plus magnifique emplacement qu'il soit possible de rêver.

On se souviendra longtemps à Cancale de cette belle cérémonie, présidée par Mgr de la Hailandière.

Grâce à l'active direction de M. le curé Grégoire, trop tôt ravi au gouvernement de sa paroisse, grâce au concours de tous, au don du riche comme au denier de la veuve, en quelques années, un splendide monument (1) a commencé de s'élever et s'est fièrement dressé en face du Mont-Saint-Michel.

La nouvelle église a produit une heureuse révolution à Cancale. Son édification a donné un rapide essor à l'agrandissement du bourg. Justifiant son nom de *Belle-Vue*, à peine le monument sortait-il du sol que les acheteurs s'empressaient de faire de nombreuses constructions aux environs. Les maisons se sont élevées comme par enchantement, et aujourd'hui tout fait espérer que dans un avenir prochain la pointe entière du Hocque va se couvrir de gracieuses villas et former une cité nouvelle.

D'un autre côté, cette église va servir de point de jonction et fraternellement relier le bourg et la Houle.

Quel beau jour pour Cancale, lorsque la croix de sa flèche altière dominera la baie ! Au sein du danger, le marin saura que là, sont des cœurs qui prient pour lui. A ses yeux fatigués, ce sera le phare qui le guidera dans les tempêtes et lui montrera le port.

3° LA HOULE

Laissant à sa gauche la nouvelle église, à sa droite Bélévent, le Château-Gaillard et la fontaine si animée

(1) Œuvre de l'habile architecte M. Frangeul.

de la Roulette (1), le voyageur descend rapidement entre deux files de maisons, encaissées dans la falaise. C'est le Vaud-Baudet.

Soudain, à un brusque détour, le port entier se découvre aux regards. C'est la mer formant au loin, comme une nappe de soie moirée, la mer avec sa frange d'écume, avec ses petites vagues en sillons, avec les barques qu'elle ramène, avec les bleus linéaments de la côte; c'est la mer avec sa beauté et sa perpétuelle agitation.

Adossée à la falaise et comme blottie au fond du golfe, sur des amas de coquillages, la Houle présente aux flots sa rangée de maisons blanches. C'est la cité des pêcheurs.

Une simple chaussée, en plusieurs lieux couverte par des chantiers de construction, la protège contre les hautes marées et contre les flots du Sud-Est (2).

A l'extrémité de la Houle, près du phare de la Fenêtre posté comme une sentinelle hardie et toujours debout

(1) Cette fontaine de la Roulette est très féconde. En 1803, à cause de l'extrême sécheresse, on défendit d'y laver sous peine de 3 fr. d'amende. Il en fut de même en 1834 et une garde y fut constituée à cet effet. La disette d'eau fut telle que M. D***, adjoint de Cancale, ne crut pas faire un meilleur présent au curé que de lui envoyer un baril d'eau puisée à cette fontaine.

(2) Commencée et entretenue au moyen de fonds accordés par les États de Bretagne, cette digue avait 132 toises de long. Pendant la Révolution, son entretien fut tellement négligé qu'on pouvait à peine y passer. Plusieurs fois on demanda en vain sa réparation, elle ne fut entreprise qu'en 1801 (24 nivôse an IX).

avec sa galerie et sa calotte noirâtre, un môle récemment construit (1870) s'élançe en se perdant dans les flots.

Parallèlement à lui, vers le milieu du port, l'embarcadère de l'Épi (1840) se dresse sur ses petites arches, à demi ensevelies dans le sable. Aujourd'hui on travaille à le prolonger.

Au centre de la cité maritime est un calvaire entouré d'une oasis de fleurs. Touchante pensée! l'image du Christ s'élève en face de cette baie, comme pour la bénir.

Tout auprès, sur le bord de la digue, un mât de pavillon et une cloche qui d'après la tradition, n'est autre que celle de l'antique chapelle de la Houle, servent à communiquer aux pêcheurs, les ordres et les avis du commissariat maritime.

C'est des hauteurs de la Ville-Garnier et des Crolles, qu'on peut le mieux contempler la Houle. De là, le spectateur domine ses maisons, ses rues étroites, ses quelques jardinets parcimonieusement distribués, au feuillage perdu entre les toits.

Cancale possède un port excellent. Arrêtés par les tempêtes et les vents contraires, de nombreux navires viennent se réfugier sur sa rade si vaste et si sûre. A mer basse, les bateaux gisent comme épuisés, couchés au fond du havre, sur un lit de vase et tels que la dernière vague les a laissés. Les rayons du soleil font miroiter leurs coques noircies. Mais, visiteuse assidue, à peine avec un doux bruissement, la mer accourt-elle du large que tout s'anime. Les barques se

relèvent, se dressent fièrement et se balancent sur le sein gonflé de la lame, qui passe déchirée par leur carène aiguë.

Véritables coquilles de noix, et semblables de loin à de simples traits sur une immense feuille de papier bleu, de légers canots dansent joyeusement et paraissent saluer chaque vague.

Près de 500 bateaux sont ancrés sur ce fond de vase du port... Mais voyez, un attroupement se forme là-bas sur la jetée. Des femmes aux gestes expressifs, à la voix stridente, au langage imagé, viennent au milieu de bruyantes et vives discussions, acheter les poissons rapportés par les pêcheurs.

4^e POINT DE VUE DE LA FALAISE

Du sommet des hautes falaises dominant la Houle, le regard découvre ce magique panorama qui fait le charme de la baie de Cancale et l'admiration de tous les voyageurs. Un horizon de près de 100 kilomètres de côtes enserre la baie comme une ceinture d'azur. A votre droite derrière la pointe du Vaulerault, c'est la digue du marais avec ses moulins endormis. Puis, la campagne de Saint-Benoît, les collines de la Gouesnière estompées d'un bleu verdâtre, et l'antique château de Bonaban, dans son parc de hautes futaies. Parfois, à travers ces teintes foncées le chemin de fer laissera sa longue et fugitive traînée blanche.

Plus loin, jetés comme des fleurs dans un bouquet

de verdure, vous entrevoyez les clochers et les toits de mille petits hameaux : Vildé, la Fresnais, Hirel, etc.

En face du spectateur, Dol et sa belle cathédrale, le Mont-Dol, seul rocher au milieu de ce terrain d'alluvions, le Vivier, Cherruex et mille autres toits inconnus, apparaissent épars sur la côte. Au-dessus de ce premier horizon, le soleil fera briller les moissons jaunissantes ou les fleurs d'or du colza, comme autant de pierreries enchâssées dans leur écin.

Une crête d'arbres couronne ce panorama. Après les collines de Saint-Broladre et de Roz-sur-Couasnon, la côte se termine tout à coup et semble s'élaner dans la mer comme l'éperon d'un vaisseau gigantesque.

A partir de là, mais plus reculée, apparaît une côte plus pâle, laissant ressortir avec une perspective ravissante le pic du Mont-Saint-Michel, debout comme le roi de ces flots. A sa gauche, est le rocher de Tombelaine. Parfois, derrière ces rochers, on voit Avranches et Pontorson dans les beaux jours; enfin, vers le nord, par-dessus de blanches grèves de sable, la côte abrupte et dentelée de la Normandie, perdue dans un lointain brumeux.

5^e LA CÔTE DEPUIS LES RIMAINS

Ce beau spectacle, varié à l'infini selon les différents états de l'atmosphère, suivra le touriste sur tout le parcours du sentier qui serpente avec mille circuits le long

des falaises, depuis la Houle à la pointe des Rimains. De là, c'est un point de vue enchanteur qui, pour beaucoup de voyageurs, rappelle un peu le golfe de Naples, moins les teintes du beau ciel italien.

Sous vos yeux se dressent, chargés de leurs siècles, les vieux rocs sauvages et nus, si connus sous le nom de *rochers de Cancale*. Dans les temps calmes, la mer, comme un miroir limpide, reflète leur masse renversée avec ses fissures et ses rideaux de lierre. Sur le faite de l'île, couverte d'une herbe desséchée, on remarque encore les débris d'un ancien ermitage. A quelque distance au large, se trouve le fort des Rimains, armé de deux mortiers et de vingt pièces de 36 (1). Sur ces îles, comme sur le flanc crevassé des falaises, on peut remarquer la longue bande noire indiquant l'altitude des marées.

A vos pieds, la mer murmure. L'écueil sort de l'abîme et le mouvement du reflux déroule comme de longs cheveux les goémons qui l'entourent. Les matelots s'étirent au pied des grands mâts ; quelques chants se font entendre, accompagnés par le cri mélancolique des mouettes qui s'ébattent sur la grève. Parfois, en cadence, c'est le bruit des rames emportant un esquif léger et laissant retomber des gouttelettes d'argent.

(1) A son extrémité nord, un rocher présente du large l'effet singulier d'une gigantesque statue. — Sur cette côte, plusieurs rochers offrent la même particularité. La pointe de Rochefray, entre le Grouin et la grève du Saucey, ressemble à un lion majestueux couché sur ses pattes.

Et jamais de monotonie dans ce tableau grandiose. Le flux et le reflux, les hautes et les basses marées, les tempêtes et les calmes viennent continuellement changer la scène. La mer est toujours un spectacle qui élève et agrandit l'âme humaine.

6° LES MARÉES — LE BAS DE L'EAU

Ce spectacle est surtout curieux aux jours de grandes marées. La mer se retire à des distances incroyables et découvre une plage de plus de deux lieues. Le rocher de Cancale est parfois laissé à sec. La baie est vide de flots dans toute la partie qui touche à la côte bretonne.

Dès que le bas de l'eau est arrivé, une foule de pêcheurs, avec des engins de toute espèce, s'élancent pour recueillir les richesses de l'Océan. Les uns butinent le long des rochers, les autres pêchent la chevrette dans les algues et les fucus ; d'autres se portent au large et cherchent attentivement les huîtres que la vague abandonne. Les plus ambitieux s'enfoncent dans la mer et paraissent comme une nuée de pygmées.

Au premier mouvement du flux, tous cessent la pêche. La mer monte ; un sourd grondement indique sa marche rapide. Écueils, noirs rochers, étalages, parcs, coquilles du port, tout se recouvre d'un manteau d'azur, jusqu'à ce que la mer vienne remplir ses digues à pleins bords et donner ainsi un nouveau spectacle de la plus haute majesté.

7^o PORT-BRIAC

En quittant la pittoresque villa des Rimains, le touriste parcourt le sentier des Douaniers. Il s'en va, montant et descendant vers la pointe de Port-Briac.

Çà et là, sur l'étroit sentier, cachée dans quelque anfractuosité, ou dressée sur un cap solitaire, il laisse la frêle cabane qui abrite le garde-côte dans les tempêtes et contre les pluies glacées. C'est là, sur ce lit de varech desséché, retenu par quelques planches arrachées aux vagues, que le douanier passera les longues heures des nuits d'hiver, guettant par la fente, la barque qui revient du large, chargée de contrebande anglaise.

Mais déjà, nous sommes arrivés à la grève animée de Port-Briac. Dans les belles soirées d'été, la route qui conduit de Cancale à cette grève se remplit de promeneurs. La brise agite les branches et répand sa fraîcheur dans la vallée; un ruisseau gazouille au pied des collines. Rien d'aussi gai. Chaque groupe de voyageurs va s'asseoir à l'ombre des hautes falaises, en face des flots. Là, sur le galet réchauffé par le soleil, on attend dans une joyeuse causerie l'heure du bain.

8^o PORT-PICAIN

La petite grève de Port-Picain est contiguë à celle de Port-Briac, près de la charmante et fraîche vallée

de Chevrier, encaissée entre deux coteaux; cette crique est fort goûtée des voyageurs. Un petit ruisseau reçoit les eaux des collines environnantes et vient se perdre entre les galets. Une douzaine de canots y dorment doucement, amarrés à des troncs d'arbres fixés dans la grève.

Sur les deux falaises qui la dominent on voit encore les fortifications que l'on construisit en 1695 et en 1779, lors des guerres avec l'Angleterre, pour en défendre l'accès.

9^o PORT-MER

Un promontoire élevé, nommé le Châterie, sépare Port-Picain de Port-Mer. Du pied du corps de garde posté sur le sommet de la falaise, l'on jouit d'un beau point de vue.

Port-Mer est la grève de Cancale la plus commode pour les bains et la plus belle pour les promenades. Aussi, bien qu'un peu éloignée, elle attire de nombreux touristes. Sa plage est tapissée de sable très fin, on y trouve de jolis coquillages. Le sol en est uni et bien dressé. Elle s'encaisse profondément entre les deux promontoires voisins qui, comme deux longs bras, la défendent contre les vents du nord, du sud et de l'ouest. Quelques barques s'y balancent.

Une route large et facile aboutit à cette grève de Port-Mer. Il est à regretter qu'une communication de voitures ne relie pas cette plage à Cancale dans la saison des bains.

En 1783, des ingénieurs du Gouvernement proposèrent de faire à Cancale, dans les grèves de Port-Mer et de Port-Picain, le port de guerre qui fut plus tard creusé à Cherbourg. Selon eux, la nature avait beaucoup avancé l'ouvrage. Il suffisait d'enlever la digue de Port-Picain et de creuser un peu la vallée de Chevrier pour avoir un magnifique bassin à flot. Près de la pointe du Châtelier est un ancrage profond et sûr où les plus grands bâtiments pourraient s'abriter. L'espace assez étroit entre l'île des Landes et le Grouin eût été comblé et Port-Mer eût servi de port de commerce.

Ce projet fut ajourné et abandonné. Peut-être se réalisera-t-il dans la suite des temps?

10° LA POINTE DU GROUIN

Non loin de Port-Mer, s'allonge dans les flots, la célèbre pointe du Grouin. Ce cap, le plus nord du département d'Ille-et-Vilaine, est à 50 mètres d'altitude. C'est un des plus beaux points de vue qu'on puisse rencontrer.

Debout sur la cime d'un roc mousseux, le touriste jouit en effet d'un spectacle grandiose. Des deux côtés et sous ses yeux, la mer, tantôt calme, tantôt furieuse, toujours sublime. A sa droite, c'est l'île des Landes, masse de rochers sauvages et nus, jetés dans le plus pittoresque désordre (1). A l'extrémité de l'île, les cor-

(1) On y voit encore quelques ruines avec une guérite que l'on construisit en 1794, lors de la guerre avec l'Anglais.

morans perchés sur les récifs guettent silencieusement leur proie dans les tournants d'eau.

Plus loin, comme écrasé sous son poids, c'est le gros rocher d'Herpin. Au large, le phare majestueux de la Pierre se dresse fièrement et semble défier les vagues qui, continuellement, lui donnent l'assaut. Puis, à droite du phare, l'écueil de la Fille où la mer se brise en blanches écumes.

Autour de vous, entre le ciel et l'eau, un nouvel horizon se découvre. A gauche, la côte se profile, montrant successivement ses plages, ses caps et ses rochers jusqu'à la pointe du Mingar. Puis l'entrée de Saint-Malo, le cap Frehel et la pleine mer (1). En face, aux beaux jours et aux heures de basses marées, on verra surgir les rochers des Minquiers et l'île de Jersey. Beaucoup plus près, le long archipel de Causey coupé de blanches grèves. Souvent, dans les chaleurs, vous assisterez à de magiques effets de mirage. Jersey paraîtra énorme, et Causey renversé avec mille fantasmagories.

La ligne bleuâtre de Causey rejoint la côte dentelée de la Normandie. Là, ce sont les tours de Coutances et d'autres sites élevés. Le soleil couchant viendra parfois illuminer un point de la côte. Il enveloppera Granville de ses derniers rayons, et alors cette cité, avec ses maisons, son église, sa citadelle, apparaîtra brillante se détachant sur un fond obscur.

(1) On jouit à peu près du même point de vue, du pied des moulins du Haut-Bout.

Et pendant que, debout sur cette pointe du Grouin, vous respirerez un vent frais et pur, vous verrez à vos pieds la vague s'élançer du large et se briser furieuse contre les écueils; vous l'entendrez mugir au fond des gouffres, et son écumé, emportée par la tempête, passera sur vos têtes comme une brume légère. La marée se précipitera en bouillonnant entre l'île des Landes et la terre, tandis que les goélands planeront avec de petits cris joyeux.

A l'extrémité de cette pointe, une caverne s'ouvre vers le large, taillée comme une gueule béante dans le granit de la falaise. Elle a 28 mètres de profondeur sur 2 de largeur, et 8 ou 10 de hauteur.

Le sol en est formé de rochers noirs et glissants, ce qui la rend assez difficile d'accès. Le fond, d'une incroyable sonorité, est couvert d'un amas de cailloux arrondis et polis par les fureurs de la lame. On n'a qu'à les choquer les uns contre les autres pour produire un véritable tonnerre.

Il manque au Grouin un appareil de sauvetage. Combien de sinistres eussent été épargnés, combien de victimes eussent évité la mort grâce à un canon porte-amarre!

C'est aux environs de cette pointe que l'on peut contempler le travail merveilleux des flots. En parcourant à mer basse ces longs couloirs polis, sculptés par la vague, en voyant ces cavernes, ces voûtes fantastiques, ces rochers creusés de mille manières et présentant les formes les plus bizarres, on se croirait transporté dans le domaine des fées.

Près de cette profonde crevasse qu'on trouve en quittant le Grouin et que l'on nomme le *Saut-du-Loup*, un curieux phénomène se produit une heure ou deux après le bas de l'eau. La mer se précipite dans une excavation du rocher et grâce à l'air qu'elle y comprime rejaillit en soufflant à une assez grande hauteur.

Si l'on observe la mer dans une tempête, on peut remarquer qu'elle a ses alternatives de repos et de furie. Tout échevelée, on voit la lame accourir et se briser impuissante, puis se concentrer, pour ainsi dire, avant de s'élançer encore. Il y a environ cinq lames de repos succédant à trois lames très fortes.

11° LE VERGER

Du Grouin au Verger, la côte n'offre de particulier que la petite grève du Saucey et la pointe sauvage de la Moullière avec sa batterie abandonnée.

De là la grève du Verger montre sa majestueuse enceinte ouverte aux vents du Nord. Dans les tempêtes, les vagues y sont énormes; elles atteignent plusieurs mètres de hauteur. Rien d'aussi sublime que de les voir s'élançer en se creusant, former une immense voûte et déferler en grondant sur la plage. Elles se succèdent sans interruption et semblent se poursuivre les unes les autres. Des dunes de sable les arrêtent au sommet de la grève.

But fréquent de promenade, cette grève est assez

commode pour les bains dans les beaux jours, lorsque la mer est calme.

Non loin du Verger et sur une éminence rocheuse, près du village de la Gaudichais, se trouve un bloc assez singulièrement taillé. C'est une sorte de bassin creusé dans la pierre; on dirait un monument druidique.

Mais ce qui rend le Verger remarquable, c'est l'élégante chapelle élevée près de cette grève et dédiée à la sainte Vierge. Son origine se perd dans le mystère de la légende. Probablement elle fut bâtie à la suite d'un naufrage sur la plage voisine. Les trois ou quatre fondations superposées, constatées en 1832, lui supposent près de mille ans d'existence. Dans les cartulaires du Mont-Saint-Michel il est dit qu'au XI^e siècle le chevalier Clamarhoc, fils de Richer, donna aux moines sa dime du *Vergied*, en Cancale.

Longtemps avant la Révolution, on y faisait des vœux et des pèlerinages. Les commissaires du district ne parvinrent même pas à les arrêter en 1793. Toutefois, après cette époque, il ne resta qu'une statue de la Vierge en plâtre, dans une niche dévastée et couverte de lierre.

Cette chapelle si vénérée des marins, fut relevée en 1832, grâce à leurs subventions et à leurs travaux. Elle fut bénite le 27 avril 1833, par Mgr de Lesquen et reconstruite en 1868, telle que nous la voyons aujourd'hui.

12^o LE GUESCLIN

Une agréable excursion par un beau jour est d'aller au Guesclin, en passant sous les frais ombrages de la Vallée.

La grève du Guesclin est assez curieuse. Elle possède dans la partie orientale, une forteresse qui lui a donné son nom. Elle fut bâtie en 1026, par Bertrand I^{er}, ancêtre du connétable. Son fils, Bertrand II, abandonna Château-Richeux en 1160 et vint résider sur ce rocher. Pour s'approvisionner d'eau pendant les sièges de l'ennemi, il y fit creuser un puits remarquable allant, dit-on, du sommet à la base. A demi comblé par les pierres qu'on y jette pour éprouver sa sonorité, il a encore au moins 25 mètres de profondeur.

En 1207, cette forteresse fut occupée par de farouches partisans de Jean sans Terre, roi d'Angleterre. Ils en furent chassés par Juhel de Mayenne qui en céda le commandement à Pierre d'Avaucourt, vers l'an 1230.

Abandonnée en 1259 pour le Plessix-Bertrand en Saint-Coulomb, la forteresse du Guesclin fut achetée en 1500 par Guillaume de Chateaubriand et revendue en 1589 par la dame de Beaufort à la famille de Rieux. Elle fut rasée après la Ligue.

En 1756, dans la guerre entre la France et l'Angleterre, M. Mazin, ingénieur du roi, fortifia le Guesclin. Il fut terminé en 1758, à peu près comme il est aujourd'hui. On voit encore au sommet du rocher, la base de cinq ou six tourelles.

CHAPITRE IV

MŒURS ET CARACTÈRE DES CANCALAIS

LEURS VOYAGES A TERRE-NEUVE

A Cancale, dit un auteur, l'esprit des hommes est en général tout absorbé par la mer. Pour eux, l'Océan est tout. Ce sont des hommes de mer, ils ne voient que la mer, ne parlent que d'elle.

A peine ont-ils sept ans qu'ils sont déjà marins; on les voit faire leurs délices des flots qui peut-être un jour les engloutiront. Leur bonheur est de lutter contre les vagues, maîtres d'un léger canot qu'ils ont saisi au port.

Vers dix ou douze ans, leur dur apprentissage est déjà fait. Le pauvre petit mousse a dit adieu à sa mère, et s'est embarqué pour Terre-Neuve, heureux si son père est encore là pour le guider. Trop souvent, il est seul dans ce long voyage au milieu de marins rudes et grossiers. Alors, en pleurant, il ira cacher ses douleurs et oubliera, en pensant à sa mère, les reproches et les mauvais traitements.

Pourtant le métier lui plait, il est si heureux d'aider la famille. Les travaux du bord l'intéressent; chaque jour, ce sont de nouvelles aventures pour lui.

S'il n'a pas vu encore les glaces de Terre-Neuve, il a sillonné la baie dans les nuits longues et froides de l'hiver. Là aussi, que de peines et que de dangers!

A l'âge de quinze ans, il est *novice* et s'embarque pour le long cours ou pour la pêche de la morue à Saint-Pierre-et-Miquelon. Il s'habitue de plus en plus à son rude métier, monte en un clin d'œil au plus haut des mâts et bientôt, à vingt ans, lorsqu'il partira au service de l'État, ce sera un marin consommé, accoutumé à tous les genres de périls.

Revenu au pays, vers l'âge de vingt-cinq ans, le marin songe à s'établir. Puis il reprend le labeur de sa jeunesse. Chaque printemps, aux premiers jours d'avril, il quitte tout ce qu'il aime, sa famille, son foyer, sa patrie et s'en va, à 800 lieues, à Saint-Pierre ou à Terre-Neuve, chercher le pain de ses enfants.

Pendant ce long voyage de six ou sept mois, que d'inquiétudes, que de larmes au foyer! On pense au père, à l'époux absent. Chaque soir, des prières ardentes montent vers le ciel; des cierges brûlent à l'autel de la Madone et des pèlerinages nombreux s'acheminent vers la chapelle du Verger.

Et quelles angoisses à l'arrivée du paquebot! Messenger heureux et malheureux, il apporte à la fois l'allégresse et la douleur, la vie et la mort. Trop nombreuses, hélas! sont les familles en deuil!

Mais la joie est universelle, si les nouvelles sont bonnes, si le voyage a été béni, la pêche abondante et si tout est favorable aux marins. L'espérance repose alors sur l'issue de la pêche; espoir souvent trompé, hélas!

Enfin, vient l'heure si désirée du retour. Vers le mois d'octobre, poussés par les brises de l'ouest, les marins *terre-neuviens* arrivent comme des nuées d'oiseaux du Nord, fatigués de leur longue course. Chaque jour, de nouveaux navires abordent et le bonheur rentre au foyer.

L'allégresse éclate en chants, en fêtes bruyantes. On célèbre l'arrivée. Mais la ménagère veille sur le léger trésor. Elle se réserve de l'employer aux nécessités de la famille.

Malheureusement, la joie n'est jamais sans mélange. Il est bien rare qu'aucun des pêcheurs ne manque à l'appel. Tantôt c'est un marin emporté par un coup de mer subit, tantôt c'est un navire avec des centaines de passagers qui disparaît dans les flots.

Après son périlleux voyage, le marin cancalais n'oublie jamais de remercier l'Étoile de la mer. Suivi de sa famille on le voit le dimanche, se diriger, vers la chapelle du Verger. C'est la Vierge qui l'a sauvé. Dans la tempête, il l'a vue comme un lumineux feu Saint-Elme, à la tête de ses mâts, diriger la course du navire.

A-t-il fait naufrage là-bas? Au milieu des flots en furie le capitaine et l'équipage ont *promis* un vœu. Et la mer s'est calmée. Aussi, voyez ces marins partir

pieds nus, malgré la froidure, et un cierge béni à la main, aller au Verger remercier leur puissante patronne! Rien n'est plus touchant que de voir ces hommes à la figure bronzée, aux traits mâles et hardis prier ainsi la Vierge.

Telle est la pêche de la morue pour les Cocalais. Ils continuent ce dur travail sans que leur constitution paraisse en souffrir, jusqu'à la cinquantaine environ. Alors, le marin *met son sac à terre* et c'est le tour des jeunes.

Longtemps encore, tant est grande sa passion pour la mer, la pêche côtière l'occupera. Il y consacrera les derniers jours de sa vie. Une modeste pension de retraite bien légitimement gagnée assure son existence. Mais son unique bonheur, tant qu'il pourra manier une rame, sera de sillonner les flots, de respirer la brise et de tendre sa ligne au poisson. Puis, lorsque enfin les forces lui manqueront, que tant de travaux auront brisé ses membres robustes, il viendra sur le port, s'asseoir au soleil pour vivre de ses souvenirs et admirer l'élément qu'il a toujours aimé. Là, le pauvre vieillard suivra avec intérêt les manœuvres et les évolutions des barques. Il retrouvera le feu de sa jeunesse dans la vivacité de ses récits, donnera un conseil au besoin, et le jour où sa place favorite restera vide sur le port, ce jour-là sera bien près de sa fin.

Voilà la vie du marin cancalais! Robuste, brave et hardi, c'est le type du véritable loup de mer. L'habitude des voyages et de la navigation lui inspire cette rudesse

franche assez ordinaire aux gens de mer. Mais sous cette rude écorce du marin se cachent presque toujours un cœur excellent et souvent un bon sens pratique et sûr.

Vers 1740, les Cancalais faisaient surtout les voyages du long cours. Mêlés aux équipages malouins, ils les suivaient aux Indes, en Amérique, à Madagascar.

Dans toutes les guerres avec l'Angleterre, surtout dans la guerre de Succession d'Espagne, une grande partie de la jeunesse cancalaise s'enrôla sur ces corsaires malouins qui firent tant de mal à la marine britannique. Aussi, plusieurs moururent-ils dans les prisons d'Angleterre (1).

L'habileté, la hardiesse et le mâle courage de ces marins étaient si renommés que Louis XIV et Louis XV composèrent les équipages de leurs vaisseaux amiraux exclusivement de Malouins et de Cancalais.

Si les Cancalais sont vaillants et courageux, les Cancalaises ont aussi de nombreuses qualités. Dès l'enfance, leur intelligence est singulièrement développée. Elles jouissent d'une grande facilité naturelle pour s'exprimer; si leur vocabulaire extrêmement riche n'est pas toujours celui de l'Académie, au moins est-il d'une originalité très variée. Aux femmes seules incombe le soin de gouverner la maison et d'élever la famille. C'est là leur sceptre, et elles savent le garder. Elles se distinguent surtout par leur bon goût et leur exquise propreté.

(1) Archives de la mairie — État civil.

En général d'un tempérament sanguin, les Cancalais sont d'un caractère très vif. Le sang bouillonne dans leurs veines, ils s'agitent comme les vagues de leur rivage, mais leur emportement est vite calmé. Leur bon cœur les réconcilie souvent à l'heure même de la dispute.

Il n'est peut-être pas sur le littoral du nord de la France de peuple plus expansif. Il faut voir la Houle avec son animation, son mouvement et sa vie pour en juger. Population enthousiaste et démonstrative; nulle part, les pensées du cœur ne se traduiront mieux; nulle part, on ne rencontrera un élan plus spontané.

Le peuple cancalais est sincèrement attaché à la foi de ses pères; il aime la religion et ses ministres. Le spectacle de la mer, tantôt calme, tantôt furieuse, élève et agrandit son âme. Toujours en présence de la mort, il pense plus facilement à Dieu, et sa confiance en la sainte Vierge est sans limites.

CHAPITRE V

FÊTES DE CANCALE

Cette foi et cet enthousiasme cancalais se manifestent surtout dans les fêtes religieuses ou populaires.

Qui n'admirerait la belle manifestation de la Fête-Dieu ; cette foule nombreuse et recueillie, ces vagues qui murmurent, ces barques aux banderoles flottantes, et ces mille petits esquifs paraissant saluer le Dieu qui s'avance et venant l'entourer sur le môle de l'Épi ?

Et cette autre fête de l'Assomption, avec sa procession magnifique, se déroulant vers le Verger ! Qui donc pourrait arrêter ces démonstrations religieuses, expression de la foi de tout un peuple ?

Chaque année, dans la belle saison, les régates viennent jeter dans la cité cancalaise une joie et une animation nouvelles (1). Un svelte chalet est dressé sur

(1) Inaugurées le 31 août 1845, les régates de Cancale furent quelque temps interrompues. Elles recommencèrent, à l'instigation de M. de Lorgeril, alors maire de cette commune, vers 1864.

le môle de la Fenêtre, protégeant de son ombre le Comité et une nombreuse société. Partout des pavillons flottent et balancent leurs mille couleurs.

La population entière parcourt la Banche et les quais ; les falaises environnantes, changées en immenses balcons, sont garnies d'étrangers attentifs, et la pointe des Crolles surtout est couverte d'une foule de spectateurs sur laquelle les blanches coiffures cancalaises apparaissent comme autant de pâquerettes sur une prairie.

Pendant les flots ont rempli le port, permettant aux coquettes *bisquines* de venir se ranger en séries, selon leur grandeur, sur les bouées que le sort leur a indiquées. Elles sont là, dans un pittoresque désordre, les voiles à demi carguées et comme impatientes du départ. Tous les marins sont prêts, les mains tendues sur les cordages, les yeux fixés vers le signal.

Tout à coup le pavillon du phare s'abaisse, le canon retentit, et en un clin d'œil les voiles se déploient au haut des mâts ; les légères barques s'inclinent frémissantes et s'élancent vers le large.

Toutes les séries rivales se succèdent ainsi tour à tour. Chaque pilote, la main au gouvernail, l'œil au but et à la manœuvre, rivalise d'adresse et d'habileté. Les sillages se croisent ; du rivage on suit tous les mouvements.

Au loin, deux ou trois bateaux à peine visibles marquent les limites du parcours.

Près du rivage, d'autres jeux occupent l'attention

des spectateurs : courses à la rame, courses aux canards, tournois nautiques, etc., etc., viennent successivement varier la scène.

Mais déjà courbé sous son immense voilure et paraissant voler sur les eaux, l'heureux vainqueur approche, creusant dans les flots un large sillon d'écume.

Souvent, à ce moment décisif, une dernière lutte entre deux rivaux vient réveiller l'intérêt et doubler l'émotion. Enfin la dernière borne du stade est franchie. Chaque vainqueur passe successivement sous les regards ; la musique joue, les marins dansent, l'enthousiasme est au comble.

Le soir, la fête revêt un caractère spécial. La Houle entière s'illumine et s'agite. Des feux de joie brillent au sommet des falaises ou sur les sables du port ; partout des chants joyeux s'élèvent, se mêlant au murmure confus des vagues.

CHAPITRE VI

LA PÊCHE A CANCALE

Outre la pêche de la morue, outre le petit et le grand cabotage qui emploient un grand nombre de marins, on se livre encore à Cancale à toutes les pêches côtières. Ces pêches fournissent à la subsistance de familles nombreuses ; c'est la seule branche d'industrie qui supplée à l'insuffisance des récoltes de cette commune.

La baie de Cancale est très productive en excellents poissons. On y pêche toute l'année, au moyen du chalut, les raies, les bars, les lieus, les turbots, les soles et cent autres poissons tout aussi estimés.

Chaque jour, de nombreux bateaux quittent le port, et malgré les temps les plus terribles s'aventurent dans les archipels de Chausey et des Minquiers, dans ces endroits périlleux où tout est hérissé de rocs aigus ; s'enfoncent dans ces dédales d'écueils, bravent les courants de la Déroute et s'élancent jusque dans la baie de Saint-Brieuc.

Souvent du haut des falaises de Cancale, on peut

contempler comme une troupe de mouettes, une escadrille de bateaux pêcheurs éparse sur les flots bleus alors qu'un rayon de soleil couchant vient faire briller leurs blanches voiles au fond du golfe, sous le Mont-Saint-Michel.

L'été, rien de plus agréable qu'une nuit passée à la pêche du chalut. Le zéphyr enfle les voiles; la lune et les étoiles se reflètent sur les flots; la barque, laissant une longue traînée lumineuse, glisse silencieusement tirant son lourd chalut. D'heure en heure, on lève le filet et la capture, tantôt plus, tantôt moins heureuse, vient récompenser le zèle du pêcheur.

Mais l'hiver, dans les nuits sombres et glacées, sous les grains et les bourrasques du Nord, que de fatigues! C'est le temps des tempêtes, et le hardi marin doit avoir toujours l'œil ouvert pour côtoyer les récifs et suivre à l'horizon les feux lointains des phares. Toutefois, au milieu de ces rochers sans nombre, le marin cancalais dirige sa barque sans trouble et comme en se jouant. On pourrait taxer sa hardiesse de témérité si l'on ne savait son habileté et son expérience. Enfant, il a parcouru ces eaux; un vieux nautonnier s'est plu à lui nommer chaque roc, chaque banc, chaque détail du fond pour ainsi dire. Et lui-même, devenu homme, il a tant observé la hauteur des marées, la direction et la force des courants que rien ne peut surprendre sa longue pratique.

Une pêche à la ligne aux environs de Cancale est bien agréable aussi par une belle matinée. Les alentours

des îles Rimains sont surtout fréquentés par les amateurs de ce genre de pêche. On y prend beaucoup de poissons.

A la marée montante, voyez-vous là-bas, sur la plage, cette troupe de pêcheurs? Ils viennent d'enlacer traîtreusement de leur longue seine toute une partie du rivage, emprisonnant dans les rets les malheureux poissons qui s'y trouvent. Les flottes du filet dessinent un large cercle sur les eaux. Penchés et les pieds nus dans les premières vagues, les pêcheurs tirent lentement les extrémités de la seine; le cercle fatal se resserre et ramène les captifs.

Il n'y a guère, à Cancale, d'autre poisson de passage que le maquereau (1). On ne le pêche qu'à la ligne. Chaque bateau s'avance avec vitesse, traînant suspendues à ses flancs deux ou trois lignes qu'un lourd boulet retient dans le sens vertical. Sur chacune de ces lignes, de deux mètres en deux mètres, se trouve un hameçon amorcé de la peau brillante du maquereau lui-même, et telle est la rapidité de ce poisson, qu'il suit et dépasse la barque jusqu'à ce qu'une légère secousse vienne indiquer sa prise au pêcheur.

(1) Au printemps, des légions entières de ce poisson, attirées par les insectes marins, partent des mers du Nord et viennent côtoyer l'Irlande, l'Écosse et la Grande-Bretagne pour se jeter dans l'Atlantique. Là, ils se divisent. Une colonne suit les côtes ouest de France, passe devant le Portugal et l'Espagne, franchit le Gibraltar et s'enfonce dans la Méditerranée. L'autre entre dans la Manche vers avril, et avance vers le Pas-de-Calais. En mai, elle touche l'Ille-et-Vilaine; en juin et en juillet, la Normandie et la Picardie; puis elle remonte dans la Baltique pour repasser de là sous les glaces du Nord.

Enfin, au milieu de la baie, près de quarante pêcheries étendent leurs longs bras vers la terre, arrêtant tous les poissons qui viennent s'y heurter. D'après un arrêté du 11 août 1736, placées à 16 mètres au moins les unes des autres, elles ne peuvent avoir plus de 160 à 210 mètres de long et doivent s'écarter de 200 brasses du passage des bateaux.

CHAPITRE VII

L'HUITRE ET LES SOINS QU'ELLE EXIGE

Mais ce qui fait surtout la célébrité de la baie de Cancale, ce sont les excellentes huîtres qu'on y pêche. Comme il faut au moins trois ans avant que l'huître n'atteigne la taille où on l'estime bonne pour la table, on a divisé la baie en plusieurs parties qui sont draguées successivement et de manière à laisser à l'huître le temps nécessaire à son accroissement.

Voici ces divisions en commençant par le large et d'après leurs points de repère : la *Rive* ou banc *Saint-Marc*, *Beauvoir-ô-le-Mont*, le banc *Saint-Georges*, le banc de la *Raye*, l'*Orme-au-Moulin*, *Vivier-ô-le-Mont*, les *Corbières-ès-Chaudières*, le *Bas-de-l'Eau*.

Cette huîtrière fut longtemps regardée comme inépuisable. Les Anglais, dit Manet, avaient enlevé beaucoup d'huîtres pendant la guerre et plus encore en temps de paix. Chaque année, près de cinquante sloop venaient en charger, tant pour l'usage de leurs tables que pour ensemençer le banc de Colchester, en la pro-

vince d'Essex. Ils en approvisionnaient le marché de Londres et en introduisaient par l'Escaut jusqu'au milieu de la Belgique.

De plus, soixante-dix embarcations de la Hougue en prenaient des chargements annuels de quarante tonneaux, et trente barques s'occupaient continuellement de recueillir cette manne pour la consommation des pays voisins.

En 1785, on s'aperçut d'une grande diminution sur les bancs : on ne pêchait que des coquilles noires. L'année suivante, l'appauvrissement cessa cependant, et comme la pêche de l'huître devint impossible et fut défendue pendant la Révolution, l'huîtrière redevint extrêmement abondante. Vers 1800, il suffisait de descendre au bas de l'eau des grandes marées pour en prendre autant qu'on en désirait. Les huîtres se vendaient alors de 2 à 3 fr. le millier. En 1809, les Cancalais vendirent quarante-huit millions d'huîtres à 9 fr. le millier. Jamais le prix de ce mollusque n'avait été jusque-là si élevé.

Mais en 1814, les Granvillais découvrirent des bancs en formation dans la Déroute, ils demandèrent et obtinrent le partage de la baie (24 juillet 1816).

Ce qui avait contribué à augmenter le prix des huîtres, c'était le commerce qu'en faisaient les Anglais. En 1821, ce commerce fut défendu, les Anglais cessèrent donc leurs chargements, mais continuèrent de pêcher l'huître, la nuit et en fraude. La baie était mal gardée; il y eut plusieurs fois des collisions sanglantes entre les équipages anglais et cancalais.

La prospérité de Cancale ne devait pas durer. Peu à peu, quelle qu'en fût la cause, l'huître disparut une seconde fois, et malgré sa production extraordinaire de deux millions d'œufs, elle diminua tellement qu'on craignit son entière extinction. La pêche en fut interdite pendant de trop longues années, époque de douleurs et de famine pour Cancale. Le prix du délicat mollusque s'éleva en proportion de sa rareté. Enfin, une lueur d'espérance brilla; les pêcheurs reconnurent une légère reproduction sur les bancs et les pêches régulières du printemps recommencèrent pour se continuer encore aujourd'hui.

Quelle peut donc être la cause de la disparition de l'huître sur cette côte où jadis elle était si commune? Cette cause est inconnue. On peut dire, toutefois, que les bateaux pêcheurs se sont beaucoup trop multipliés. Autrefois vingt ou trente au plus, ils sont aujourd'hui cinq cents; comme chacun d'eux traîne généralement de trois à quatre dragues, c'est donc quinze cents à deux mille dragues qui labourent les bancs, aux jours de pêche.

Une autre cause, au jugement des pêcheurs, serait cette mousse marine épaisse qui recouvre les fonds depuis qu'on a défendu d'y pêcher au chalut. L'huître naissante ne trouve plus à se fixer sur cette mousse et les courants enlèvent cette semence pour la transporter sur un sol étranger où elle périt.

Pour résoudre le problème, il s'agirait donc de pouvoir fixer sur les fonds cancalais ces millions d'huîtres

naissantes qui s'en vont se perdre ailleurs. C'est ce qu'ont essayé de nos jours plusieurs industriels, au moyen de tuiles creuses et superposées d'une façon régulière. Mais ce procédé de M. Cosne qui réussit ailleurs, et surtout dans le Lahillon d'Arcachon, ne peut guère être appliqué à Cancale à cause de la violence des courants sur ce sol plat et uni. Le problème reste donc à résoudre. Cependant il semble prouvé, d'après les pêches précédentes, qu'une reproduction sensible s'est faite sur les bancs. Espérons que l'abondance passée reviendra!

D'après les règlements actuels, c'est au mois d'avril que se fait à Cancale la pêche aux huîtres, autrement dit la *caravane*. De toutes parts on y accourt. Parmi les habitants des plages environnantes, tous ceux qui ont quelque notion de l'art nautique viennent comme à la curée pour partager cette manne que les Cancalais devraient garder pour eux seuls. Dès huit jours à l'avance tout est en mouvement à la Houle. Les barques ont été tirées à sec, sur le port, et là les pêcheurs les ont disposées à tenir la mer.

Tout s'agite pour la prochaine campagne : le goudron fumé, les mâts se dressent, les cordages s'ajustent, les voiles s'étalent. Le vieil esquif a quitté le coin (ouest) du port, où las de la pêche précédente il avait séjourné toute l'année, et bientôt, comme ces coquettes du vieil âge, il a caché sa vétusté sous les plus fraîches couleurs de la peinture.

Sur le quai de la Banche les marins se pressent,

s'enquérant des nouvelles. Le pavillon national, flottant à mi-mât, indique que les marchands s'occupent de fixer le prix des huîtres de la future pêche. Longtemps on discute, on s'anime, on délibère; marchands et pêcheurs s'échauffent. Le marché se termine cependant; aussitôt le pavillon s'abat, c'est le signe. La nouvelle de la conclusion du marché se répand en un instant et tous se préparent joyeusement à la moisson. Une décision du commissariat maritime a réglé le jour et l'heure de la sortie, ainsi que le lieu et les limites de la pêche.

Enfin le jour tant désiré arrive. Dès le matin, comme un essaim d'abeilles laborieuses, les cinq cents barques du port, grandes et petites, déploient leurs ailes. La Houle est comme une ruche qui bourdonne; les jetées sont couvertes de pêcheurs armés de longs avirons; les canots se heurtent, les équipages s'attroupent, les poulies grincent, les voix rauques des marins se mêlent au bruit des voiles qui battent; le havre est couvert de bateaux.

Mais déjà ils sont partis. La brise du matin les a emportés en les éparpillant vers la haute mer. La baie présente alors le plus magnifique spectacle. Le soleil levant blanchit les voiles des barques et change leurs sillages en pléiades de diamants. C'est toute une escadre qui s'enfuit peu à peu de la côte et qu'on aperçoit disséminée en deux ou trois groupes.

Soudain, un coup de canon retentit, tiré du bâtiment de l'État. C'est l'heure de la pêche. Toutes les dragues tombent à la hâte.

Les bateaux parcourent la mer dans le même sens, sur une longueur de près de deux lieues. Défense est faite de passer les bouées pavillonnées marquant la limite des bancs. Malheur à qui transgresse les ordres ; la péniche de la station se détache et vient signifier au contrevenant d'arrêter sa pêche et de rester immobile, les voiles carguées.

On pêche ainsi toute la journée, tant que les vents et la marée le permettent. Les ambitieux marins, courbés sur les cordes de leurs lourds filets, les tirent du fond avec effort, mais l'espérance adoucit la peine.

Cependant, le soir est arrivé, la mer monte ; un nouveau coup de canon se fait entendre, répercuté par les échos de la baie. C'est le signal du retour.

Les dragues se tirent lentement et comme à regret ; mais il faut partir. Les petits bateaux quittent les premiers, puis tous, couchés sous leurs voilures gonflées, reviennent avec la marée montante. Pesamment chargés et comme à tire-d'aile, ils se pressent vers le port, se mêlent, se croisent avec vitesse et s'arrêtent enfin dans les eaux tranquilles. On entend le cliquetis des guindaux laissant tomber les ancres, les voiles s'abattent languissamment et les vergues avec leurs voiles roulées se redressent le long des mâts.

Anxieuses et accroupies au pied de quelque muraille, à demi-cachées sous leurs larges habits, les femmes des pêcheurs suivent les barques d'un œil perçant et attentif. Heureuses de leurs lourdes cargaisons, elles semblent en deviner le contenu et supputent le résultat de la pêche.

Mais les quais se bordent de curieux. Les bateaux se sont avancés jusqu'au plus haut de la grève. Tous, grands et petits, sont là, comme fatigués de leur longue course. Le port n'est plus qu'une véritable forêt de mâts. Là, avec grand bruit, les huîtres sont jetées à la place indiquée par l'aviron du pêcheur. Tous sont fiers de montrer leur capture. Puis les femmes s'approchent. Portant de lourds filets, elles en recouvrent minutieusement les huîtres et une marque numérotée permettra de reconnaître chaque trésor.

De grand matin et dès que la mer s'est retirée, les femmes des pêcheurs s'avancent vers le port. Bientôt toute une population se presse sur les monceaux d'huîtres que les flots viennent d'abandonner. On en commence le triage, *on les élit*. Chaque femme, son panier au bras et un crochet de fer à la main, tire les huîtres, une à une, du milieu des autres coquilles. Petites et grosses sont séparées et mises en amas différents.

Pendant trois ou quatre heures, le port présente l'aspect le plus animé. Partout, ce sont des groupes de femmes au costume pittoresque, serrées les unes contre les autres, et toutes courbées attentivement sur les amas d'huîtres. A leurs côtés se pressent les enfants et les pauvres recueillant, glanant, *rebinant* les petites huîtres qui échappent à l'attention. Et tout cela, au milieu du murmure confus de toutes ces voix aux timbres divers, s'interpellant, se cherchant, se disputant parfois.

Les pauvres, les malheureux passent et l'aumône d'une huitre est faite à chacun, il ne faut pas que dans ces jours de moisson, la veuve et l'orphelin soient oubliés. Autrefois, quand la pêche était abondante, la foi des Cancalais suffisait à tout. Leur charité s'étendait à toutes les bonnes œuvres et personne n'eût voulu manquer de donner la part du bon Dieu. Si le bonheur revenait favoriser les habitants de Cancale, nul doute qu'ils ne consacraient une part généreuse à l'achèvement de cette magnifique église qui doit être la gloire de leur cité.

Ainsi se fait la pêche des huitres à Cancale. Jadis, lorsque les bancs étaient féconds et les bateaux moins nombreux, un seul banc suffisait amplement à fournir la quantité d'huitres demandée. Aujourd'hui, l'on pêche annuellement plusieurs bancs et souvent, dans un espace triennal, la baie entière a été draguée.

En 1846, au mois d'avril, il y eut à la Houle une véritable émeute au sujet de la pêche aux huitres. On avait promis aux marins un jour de pêche supplémentaire sur le banc du Bas-de-l'Eau. Tous l'attendaient avec impatience : créanciers et fournisseurs ayant été ajournés jusque-là. Le jour venu, la permission fut soudain refusée et les Cancalais, furieux, partirent en pêche, malgré les défenses de l'autorité. En vain essayait-on d'arrêter les audacieux pêcheurs; en vain le pavillon rouge fut-il arboré à la Houle, tout fut inutile. La pêche faite, les huitres furent déposées sur le port.

Le lendemain de grand matin, le sous-préfet, le

procureur, le commissaire maritime arrivaient de Saint-Malo avec un nombreux détachement de troupes. Au lieu de révoltés à combattre, on ne trouva que des gens endormis et fatigués à réveiller. On les força néanmoins d'aller rejeter sur les bancs leur pêche de la veille, ce qu'ils exécutèrent de fort mauvaise grâce.

Au mois de mai, les huitres sont divisées selon leur grandeur et sont classées en trois catégories. Celles qui ont atteint leur parfait développement, de 9 à 12 centimètres (les *belles*, comme on les appelle), sont placées dans les parcs près de terre pour être livrées au commerce immédiatement après la pêche. Enlevées par les barques de Courseulles, la Hougue, Saint-Waast, Dieppe, etc., elles sont transportées dans ces ports, d'où, après quelque temps, elles sont expédiées pour la capitale.

Les huitres d'environ 7 centimètres, les *moyennes*, sont portées par les marchands sur leurs étalages, au large. Là, elles achèvent leur accroissement et sont ramenées dans les parcs aux premiers froids, pour être expédiées à leur tour.

Quant aux *petites*, souvent microscopiques encore, elles sont aussi déposées sur les étalages, et là, en pleine baie pour ainsi dire, elles retrouvent toutes les conditions favorables à leur développement et à leur reproduction.

Expliquons ici la différence entre les *parcs* et les *étalages*.

A mer basse, on peut voir auprès de la jetée et du

phare de la Fenêtre, à la Houle, une trentaine de réservoirs tous entourés de claies, dans lesquels sont déposées les huîtres. Ce sont les *parcs*; ils datent de l'année 1808. Un système d'écluses avec un double rang de clayonnages permet dans plusieurs, nommés pour ces *parcs à eau*, de retenir ou de faire écouler l'eau. C'est le besoin et les circonstances. Là, les huîtres sont à la disposition et comme sous la main du marchand. Grâce à la nature du sol, composé de sable vaseux, grâce surtout, dit-on, à la chaleur du soleil et aux pluies qu'elles reçoivent à mer basse, elles y acquièrent un goût plus fin et plus délicat.

Dès que la mer les abandonne, un grand nombre de personnes y sont occupées, soit à enlever la vase, soit à laver les huîtres en les tournant avec un long croc. Le jour de l'expédition arrivé, les huîtres subissent un dernier et actif lavage; puis, sur le creux de la coquille, on les entasse au nombre de 100 dans un léger panier, entre deux couches de goémon; elles n'en sortiront que pour passer sur la table.

Plus loin, en s'avancant dans la baie, on découvre à mer très basse, d'autres réservoirs, eux aussi entourés de clayonnages et formant comme les cases d'un échiquier gigantesque. Ce sont les *étalages*. Ils sont au nombre de 2 à 3 milliers, et il n'est guère de famille qui n'ait le sien. Riche et pauvre, chacun a son champ que la mer recouvre. Souvent c'est là toute la fortune du malheureux. Vienne un coup de vent, une gelée désastreuse, et adieu ses rêves chéris!

Le 21 février 1636, le sieur Bertrand Arson de la Ville-Mabon et Nicolas Lermercier s'engagèrent, avec les échevins de Paris, à fournir pendant trente ans des huîtres toutes rendues dans la capitale, à deux liards la pièce. Pour cela, ils prétendirent s'attribuer exclusivement la pêche dans cette baie. Ils firent construire à la Houle un grand parc pour y déposer leur marchandise; mais leur spéculation tournant au détriment du pays fut vue de mauvais œil par les villes voisines de Saint-Malo et de Dol. Les États de Bretagne intervinrent et un arrêt du Parlement, en date du 6 juillet 1658, ordonna aux syndics de Saint-Malo et de Dol de procéder à la démolition de l'ouvrage. L'exécution suivit de près, et en trois ou quatre jours six cents hommes, accourus des pays voisins, ruinèrent de fond en comble la clôture du réservoir.

Tel est ce pittoresque pays de Cancale ignoré encore, pour ainsi dire, au fond de sa baie majestueuse. Nous l'avons vu avec son passé et son présent; peut-être, en terminant, pourrait-on se demander quel sera son avenir?

Une dépression de terrain lente, insensible, a creusé sa baie; un autre mouvement souterrain aussi lent, aussi insensible, ne la relèvera-t-il pas? Cette baie n'est pas profonde, la plage considérable que les flots y abandonnent aux grandes marées le prouve assez.

Que de merveilles si les agitations souterraines rendaient à la lumière cette immense plaine que la mer recouvre! Peut-être verrait-on les bourgades en-

glouties et les voies romaines qui traversaient l'antique forêt. Peut-être le travail des siècles aurait-il transformé les arbres géants de Scissy en riches mines de houille dont les tourbières de la Bruyère, dans le marais de Dol, ne seraient que le commencement.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, Cancale est aujourd'hui un des plus charmants pays de cette côte, avec ses grèves et ses rochers sauvages, avec ses falaises et leurs ravissants points de vue, avec son port et ses flottilles, avec les mœurs de ses marins.

C'est un de ces pays qu'on ne quitte jamais sans dire :
Plus on le connaît, plus on l'aime.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . — <i>Origines de Cancale.</i> — La forêt de Scissy.	7
Envahissement de la forêt.....	13
CHAPITRE II. — <i>Historique de Cancale.</i> — Son développement.....	16
Commencement de la Houle.....	18
Descentes des Anglais à Cancale.....	21
Dîmes et seigneuries de Cancale.....	27
La Révolution à Cancale.....	28
CHAPITRE III. — <i>Le Cancale d'aujourd'hui.</i> — Point de vue des côtes.....	33
La ville de Cancale.....	35
La nouvelle église.....	38
La Houle.....	39
Point de vue de la falaise.....	42
La côte depuis les Rimains.....	43
Les marées. — Le bas de l'eau.....	45
Port-Briac.....	46
Port-Picain.....	46
Port-Mer.....	47
La pointe du Grouin.....	48
Le Verger.....	51
Le Guesclin.....	53
CHAPITRE IV. — <i>Mœurs et caractère des Cancalais.</i> — Leurs voyages à Terre-Neuve.....	54
CHAPITRE V. — <i>Fêtes de Cancale</i>	60
CHAPITRE VI. — <i>La pêche à Cancale</i>	63
CHAPITRE VII. — <i>L'huître et les soins qu'elle exige</i>	67
La caravane ou pêche des huîtres.....	70
Le triage des huîtres.....	73
Les parcs. — Les étalages.....	75